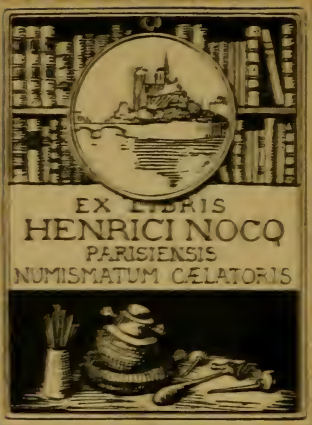
EX LIBRIS
HENRICI NOCQ
PARISIENSIS
NUMISMATUM CÆLATORIS

Barbier IV, 99
(La Font de
Saint-Yenne)

(in marginem
p. 35/182 strongle.)

(IV, 3-182 pp.)
Schlosser FOL
Florilegia

SENTIMENS

SUR

QUELQUES OUVRAGES

DE

PEINTURE,

SCULPTURE ET GRAVURE,

Écrits à un Particulier en Province.

MDCC. LIV.

AVIS AU LECTEUR.

ON le prie instamment de corriger, avant de lire cet Ecrit, le grand nombre de fautes qui se sont glissées dans l'impression à laquelle on n'a pû veiller, & qui font la plûspart des contre-sens très-importans.

On aura la bonté de suppléer à la ponctuation presque par-tout altérée, & dont on n'a pas jugé à propos de grossir l'Errata, aussibien qu'aux lettres Capitales mises hors de propos, & qui forment un sens tout opposé.

ERRATA.

PAge 5. lig. 12. penchant mécanique, *lisez* involontaire.
P. 8. l. 16. & penſant toujours, *liſez* & penſent toujours.
P. 16. l. 1. eſt marquée, *liſez* eſt manquée.
P. 17. l. 3. Voilà ces beaux momens, *liſez* Voilà de ces beaux.
P. 23. l. 15. devenu davantage, *effacez* davantage.
P. 26. l. 5. Carlemaratte, *liſez* Carle-Marate.
P. 38. l. 19. Ils n'ont, *liſez* ils n'auroient.
P. 48. l. 8. qui eſt ſi ordinaire, *liſez* qu'il eſt ſi ordinaire.
P. 57. l. 3. telle qu'en celle, *liſez* telle qu'eſt celle.
P. 61. l. 5. à un tableau du Roi, *liſez* dans un tableau.
P. 64. l. 3. l'intelligences, *ôtez* l's.
P. 67. l. 9. eſclaves, de, *liſez* eſclaves de.
P. 71. l. 4. de la faveur ; des dignités, *liſez* de la faveur, des dignités.
Ibid. l. 14. ames heroïques, *liſez* perſonnages heroïques.
P. 74. l. *derniere.* familiers, *liſez* familieres.
P. 76. l. 11. de défenſe de ſa religion, *liſez* pour la défenſe de ſa religion.
P. 77. l. 5. de l'univers. *liſez* de l'univers ?
P. 79. l. 6. Barbares, *liſez* Barbares ?

P. 80. *au bas de la page* tranquilité ! *lisez* tranquilité.

P. 81. l. 3. Dans un ſi grand nombre, *liſez* parmi un ſi grand nombre.

P. 85. l. 5. d'élever leurs pinceaux, *liſez* d'étendre leurs talens.

P. 86. l. 10. ſon ſiège, *liſez* ſon lit.

P. 90. l. 7. dans tous les Rois, *liſez* chez tous les Rois.

Ibid. l. 11. les Pharaon, *liſez* les Pharaons.

P. 91. l. 6. profonde juſqu'alors, *liſez* profonde, juſqu'alors.

Ibid. infatigables dans leurs travaux, *liſez* des hommes infatigables.

P. 101. l. 5. Son vaſte génie &c. *liſez* Son vaſte génie embraſſoit ſupérieurement tous les talens des autres états.

P. 103. l. 10. de la nature de la foi, *liſez* de la nature, de la foi.

P. 104 l. 17. pour le ſpectateur de voir, *liſez* que de voir.

P. 105. l. 1. le fond préſenteroit, *liſez* repréſenteroit.

P. 107. l. 6. toujours brave vainqueur, *liſez* toujours brave, vainqueur.

Ibid. l. 7. priſonnier. Armé, *liſez* priſonnier, armé.

Ibid. l. 8. l'illuſtre Bayard. Quels faits, *liſez* l'illuſtre Bayard; quels faits.

P. 109. l. 14. les eſtampes à la vérité, *effacez* à la vérité.

P. 120. l. 3. avec un grand plaiſir, *ajoutez* & je

ne ſçai comment j'avois oublié cette remarque.

P. 126. l. 12. des Capucins, *liſez* des Capucines.

P. 129. l. 10. d'une incendie, *liſez* d'un incendie.

P. 133. l. 3. un ſpectacle, *liſez* un meuble.

P. 137. l. 18. inébranlable & inacceſſible, *effacez* & inacceſſible.

P. 138. l. 13. d'un Egide, *liſez* d'une Egide.

P. 139. l. 17. pleine de feu dans, *liſez* pleine de feu, dans.

P. 144. l. 5. & aux qualités, *effacez* &.

P. 154. l. 8. & 15. Oved, *liſez* Aved.

P. 156. l. 17. mais preſque, *liſez* & preſque.

SENTIMENS

SENTIMENS

SUR

QUELQUES OUVRAGES

DE

PEINTURE,

SCULPTURE ET GRAVURE,

Écrits à un Particulier en Province.

VOTRE goût pour les beaux Arts, Monsieur, vous domine au point d'exiger que je vous instruise sans cesse de tout ce qui paroît de nouveau dans cette ville. Mais pensez-vous que depuis la fin du mois d'Août que vous

l'avez quittée, il puiſſe y avoir des nouveautés qui méritent votre attention? Vous ne voulez point entendre parler d'ouvrages médiocres, & vous imaginez dans votre oiſiveté champêtre qu'il s'éleve tous les jours ici des palais comme dans les païs des Fées, & que nos pinceaux & nos ciſeaux enfantent à tout moment des prodiges. Je vous ai parlé dans ma derniere lettre du nouveau Portail de St. Euſtache que l'on travaille à élever ſur les deſſins du Sr. Manſart de Joui très-bon Architecte, je vous en enverrai l'eſtampe que l'on grave à préſent, & dont j'eſpére que vous ſerez content. Vous vous réduiſez enfin à me demander une réviſion détaillée des ouvrages expoſés dans le tems de votre départ, & que vous n'avez pu voir qu'une ſeule fois. Il faudra bien vous en contenter, très-

fâché de n'avoir point d'autres nouveautés à vous offrir. Vous me dites qu'il vous en eſt reſté des idées générales, mais un peu confuſes, & que vous ſerez très-ſatisfait ſi mes jugemens ſe rapportent aux vôtres; c'eſt trop préſumer de mon goût, & vous défier de vos connoiſſances. Je vous ai ſouvent dit que le vrai beau doit charmer également tous les ſpectateurs connoiſſeurs ou non connoiſſeurs. La nature a mis dans tous les hommes un penchant mécanique pour l'imitation, & un attrait pour tout objet bien imité. Voilà l'origine & le but principal de la Peinture. Tous les hommes ſont donc ſenſibles à ce qui eſt bien repréſenté, mais ils n'en ſont pas affectés également. Cette même nature ayant été plus avare de lumieres & de juſteſſe dans le goût pour quelques-uns, & plus prodigue pour d'autres à qui

elle a donné une plus forte inclination, & une disposition plus heureuse pour certains Arts. Or cette disposition née avec eux, les a fait de bonne heure examiner, discuter, comparer. Par-là ils ont acquis des connoissances plus particulieres, plus étendues, & par conséquent plus certaines. J'aurois donc été charmé d'examiner, avec un amateur éclairé comme vous, ces différens ouvrages, & d'entendre les raisons qui vous ont fait estimer les uns, & désaprouver les autres. J'aurois été par ce secours fortifié dans mes motifs d'approbation & de critique.

Vous me priez encore de vous envoyer les observations qui ont été imprimées à ce sujet. Quoiqu'elles ayent été en plus grand nombre que toutes les années précédentes, je pense que vous en retireriez peu d'utilité. Elles

ſont preſque toutes un amas de louanges outrées & ſans exceptions, poiſon le plus dangereux pour les Artiſtes & le plus propre à retarder leurs progrès, en les aveuglant ſur leurs défauts. Cette ſoif inſatiable de louanges, & la révolte de notre amour propre à la moindre cenſure, eſt une preuve bien humiliante de la petiteſſe de notre eſprit & de l'empire de notre orgueil. Cet amour propre, qui eſt une eſtime injuſte & déréglée de nous-mêmes, ſi néceſſaire pour encourager les grands talens, en devient l'obſtacle le plus puiſſant. Il jette un voile ſur les yeux de l'ame, qui ne voit plus ce qu'elle produit qu'à la lumiere d'un faux jour qui la trompe. Un partiſan de la vérité a-t'il la hardieſſe de lever ce voile, & de montrer aux auteurs la foibleſſe de leurs productions, & la ſtérilité de

leurs idées ſans nouveautés, ſans chaleur, ſans intérêt, le voilà la victime de ces aveugles volontaires, & leur ennemi déclaré ; toutes ſes remarques ſont autant de traits qui les bleſſent cruellement, & qui les irritent au point d'égarer leur jugement & leur raiſon juſqu'à n'avoir plus d'autre ſentiment que celui d'une haine irréconciliable pour l'ami véritable de leurs progrès, & dont le zéle n'a d'autre but que l'honneur de l'Ecole Françoiſe, & de ſa patrie. Incapables la plûpart de motifs ſi louables & ſi déſintéreſſés, ils ne ſauroient les imaginer dans les autres, & penſant toujours qu'une baſſe envie de critiquer, caractère ſi odieux à l'honnête homme, eſt le ſeul eſprit qui anime leur zéle & leurs diſcours. N'eſt-ce pas là, Monſieur, une foibleſſe bien déplorable attachée à

notre humanité, & une preuve bien sensible de l'injustice de notre orgueil ? J'avoue qu'il s'éleve de tems en tems quelques génies d'un ordre supérieur, qui étant nés pour primer dans leur talent, sont amateurs passionnés de la saine critique & des conseils ; seuls guides pour arriver rapidement à cette perfection qu'ils désirent avec ardeur, & les arracher à une médiocrité qui les humilie. Loin qu'une sage critique en les éclairant puisse les aigrir, elle sert au contraire à échauffer leur courage, & redoubler leurs efforts. Bientôt ils produisent des chef-d'œuvres qui forcent la censure au silence, & nos yeux à l'admiration.

L'exposition de cette année-ci, comme vous en avez fort bien jugé, est une des plus curieuses & des plus riches en bons ouvrages qu'il y ait eû depuis

long-tems. Je ne ſuis pas cependant du ſentiment de ceux qui l'eſtiment la plus belle qui ait encore paru. Ils n'ont pas vû ſans doute celles de 1745, 46, 47, ou ils les ont oublié. Le grand nombre d'écrits publiés à cette occaſion, ne ſont que des Panegiriques outrés, comme je viens de vous le dire, & ont preſque perdu le jour en le voyant, rien n'étant ſi froid qu'une louange continuée. J'en excepte un plus hardi qui a oſé attaquer nos grands Peintres ſeuls dignes de la critique, ainſi que les bons ouvrages d'eſprit, & les excellentes pieces de théatre; car ce ſeroit trop honorer les médiocres qui ne doivent travailler qu'à la mériter. L'auteur de cette critique, un peu moins flatteur que les autres, a montré de l'eſprit dans ſa brochure; mais n'ayant point aſſés

d'expérience en Peinture, ni de connoiſſance des règles de ce bel art, il blâme de bons ouvrages, & loue à l'excès de médiocres productions. On y trouve de plus tous les écarts d'une imagination impétueuſe & déréglée. Je vous l'envoye cependant, mais avec des préſervatifs en marge contre le défaut de juſteſſe dans la pluſpart de ſes réfléxions.

Dans l'examen des Tableaux expoſés, je vais d'abord vous parler de ceux d'Hiſtoire qui tiennent le premier rang dans la Peinture. Vous aurez vû ſans doute celui du Sr. Vanlo, remarquable par ſon emplacement avantageux & par ſa grandeur. Le ſujet en eſt tiré de l'Hiſtoire eccléſiaſtique. C'eſt une conférence tenue à Carthage au mois de Juin 411, où aſſiſterent les Evêques Donatiſtes, hérétiques du

TABLEAUX D'HISTOIRE.

4e. & 5e. ſiécle, & les Evêques catholiques, ordonnée par l'Empereur Honorius, & où St. Auguſtin ce grand Evêque d'Afrique remporta une victoire célèbre. Le premier aſpect de ce tableau y fait d'abord trouver un beau fracas par le nombre & la grandeur des perſonnages, auſſi bien que par la ſéduction du coloris. Mais en éxaminant avec un peu d'attention ſon ordonnance, on eſt moins ſatisfait. On n'y trouve point de ſavant contraſte dans la poſition, ni dans la diſtribution des lumieres de ſes groupes. Les habillemens des Evêques n'ont aucune conformité avec ceux de ces tems, & par-là bleſſent la loi inviolable du Coſtume. De grands corps d'Architecture ſans liaiſons, ſans variété, ſans accidens de lumiere forment le fond du tableau, & ne préſentent aucun lieu décidé pour

celui de la scène. Est-ce une église ? est-ce une basilique ? est-ce la salle où fut tenue cette assemblée qui étoit dans les thermes Gargilienes au milieu de la ville de Carthage ? on ne sçauroit le dire. Le tribun Marcellin lieutenant de l'Empereur est ici relégué dans un coin du tableau comme un huissier ou un garde de la porte, sans paroître prendre aucune part à cette dispute où cependant il présidoit, puisque ce fut lui qui règla le nombre d'Evêques des deux partis qui y furent admis, 18 Donatistes & 18 Catholiques. Il dressa la sentence qu'il lût lui-même, & qui contenoit les actes ou décisions de l'assemblée qui dura 3 jours. Il falloit donc le placer au-haut de la table, au-dessus des deux scribes & des 4 ecclésiastiques notaires, & lui donner une action conforme à son emploi. La chaise de bois qui est sur le

devant & au milieu du tableau, y fait un assés mauvais effet. Mais comme il n'est pas vrai-semblable que le Peintre ait placé sans raison dans un lieu si apparent un objet si ignoble, je pense qu'il a voulu marquer par-là qu'il y eut une contestation entre les Evêques & le tribun Marcellin s'ils seroient assis ou debout. Et quand même ma supposition seroit une vérité, le Peintre auroit du supprimer cet objet désagreable & inutile dès qu'il ne pouvoit instruire le spectateur d'une circonstance si peu intéressante. Dans la brochure que je vous envoie, vous y verrez l'éloge de cette chaise qui y est regardée comme un effort de l'art du Sr. Vanlo *en ce qu'il a su en accorder le ton avec celui des autres objets*. Cette louange est trop ridicule pour n'être pas une ironie. Cependant celles que l'auteur donne au

Sr. Vanlo, qui ſont exceſſives, pour ne pas dire extravagantes, pourroient en faire douter. Il porte le fanatiſme juſqu'à dire *que ſa couleur écraſe tout : qu'il fait quelquefois mieux que Rubens, & que l'Académie devroit bannir tous les autres tableaux du ſallon, ceux de ce grand maître ne pouvant ſouffrir de voiſin.* La critique la plus injuſte eut moins offenſé cet artiſte ſage & modeſte, qu'une louange auſſi peu ſenſée. C'eſt bien avec raiſon que l'on pourroit lui appliquer la maxime de la Fontaine.

Rien n'eſt ſi dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudroit un ſage ennemi.

Il y a dans ce tableau des choſes excellentes, quelques têtes peintes avec force & une vérité admirable. Mais le défaut le plus eſſentiel, c'eſt que la principale figure qui doit dominer tou-

tes les autres, eſt marquée au point que tous les ſpectateurs ont demandé lequel des deux Evêques étoit S. Auguſtin ? Faute importante dans la repréſentation d'un fait hiſtorique, où l'on doit diſtinguer ſans peine le principal acteur, & celui qui en fait le ſujet. Quelle ſatisfaction pour le public s'il eut vu dans ce grand prélat la terreur des hérétiques, & la plus éclatante lumiere de l'égliſe, la phiſionomie élevée d'un défenſeur intrépide de la foi ? S'il y eut trouvé cette grandeur, cette dignité, cette autorité que l'on y cherche inutilement ! Si ſes traits euſſent eu l'empreinte de cette véhémence, de cette éloquence foudroyante qui portoit la perſuaſion juſques dans le fond des cœurs ? Que vis-à-vis de St. Auguſtin on eut admiré le contraſte de ſon adverſaire frappé d'humiliation, &

que

que l'attitude de toute sa figure eut exprimé l'indignation & le désespoir de sa défaite ? Voilà ces beaux momens si précieux aux Peintres, qui n'en ont qu'un heureux à saisir, & qui sont les délices de l'ame de tout bon spectateur, & le transportent d'admiration. Voilà de ces oppositions merveilleuses dont les effets sont bien supérieurs aux plus savantes oppositions de la lumiere & des couleurs. Celles-ci ne sont que pour les yeux, les autres sont le charme de l'esprit. Le Sr. Vanlo eut été très-capable d'exprimer parfaitement tous ces mouvemens dans ses acteurs, s'il eut un peu médité sur un si grand sujet, & qu'il ne se fut pas piqué d'une fausse gloire d'avoir conçu & exécuté ce grand ouvrage dans quatorze jours. Qui sait mieux que lui que la Peinture & la Poësie étant sœurs, elles sont sou-

miſes aux mêmes règles ? Pourquoi donc oublier celles de l'Art poëtique de notre Horace françois ?

Travaillez à loiſir, quelque ordre qui vous preſſe,
Et ne vous piquez point d'une folle viteſſe :
Un ſtile trop rapide & qui court en rimant,
Marque moins trop d'eſprit, que peu de jugement.

Si ce grand Poëte eut fait l'art de la Peinture, il eut dit :

Un pinceau trop rapide, & qui peint en courant,
Marque moins, &c.

Un excellent ouvrage en aucun genre ne fut jamais le fruit de la précipitation. S'il eſt ſi difficile à un Poëte de rendre avec chaleur & avec intérêt des faits hiſtoriques, de les peindre avec cette vérité, cette force qui attache & qui remue, quoiqu'il ait tant d'avan-

tages interdits aux Peintres, tel que celui de faire paſſer ſucceſſivement ſous ſes yeux une infinité de circonſtances favorables à ſon ſujet, d'avoir à ſon choix les expreſſions les plus propres à les rendre, enfin un vaſte champ pour tout dire, & ne rien laiſſer à deviner, combien cette expreſſion eſt plus difficile à un Peintre à qui il n'eſt donné qu'un ſeul inſtant pour parler aux yeux ! qui n'a que la voix de la couleur pour ſe faire entendre, & celle des geſtes & des traits du viſage pour perſuader ! Ne doit-il pas tout mettre en œuvre & employer tout le feu, & l'adreſſe dont ſon art eſt ſuſceptible pour lutter avec l'immobilité de ſes figures qui gardent toujours leurs mêmes poſitions, & qui ſont comme autant de ſtatues collées ſur la toile, que l'œil même ne ſauroit fixer long-tems,

ſans que l'illuſion à laquelle il s'efforce de ſe prêter, ne diſparoiſſe & ne s'évanouiſſe ! Quelle doit donc être ſon attention & ſon travail dans le choix de ce moment, d'où dépend tout le ſuccès de ſon tableau ! Combien doit-il rebuter d'idées qui s'offriront à lui, mais qui n'étant point ſuſceptibles d'heureux Epiſodes, ſeules reſſources de ſon art pour développer & intéreſſer ſon ſujet, & pour y jetter de la chaleur, laiſſeront l'ame de ſon ſpectateur auſſi immobile que ſes figures, n'y porteront ni plaiſir ni intérêt, & le forceront ſur le champ de détourner ſes regards pour prévenir l'ennui ſi odieux à tous les hommes.

Voilà un leger crayon des efforts que doit faire le Peintre pour ne mettre en œuvre que des ſujets que le pinceau puiſſe clairement & fortement

exprimer. Leur bon ou mauvais choix fera surement la fortune ou la chûte de ses ouvrages.

Une réflexion sur les grandes compositions, & dont je crois vous avoir déja fait part, c'est que je suis persuadé qu'il y a très-peu de Peintres à qui la nature ait donné le talent d'y réussir. Tel Poëte fera excellemment une piece de vers d'une médiocre étendue, qui échoüera au Poëme & à la Tragédie. Les tableaux de chevalet du Sr. Vanlo sont raviſſants, & comparables à ceux de nos plus grands maitres. L'ingénieux Coipel que notre école a perdu depuis peu, en eſt encore un exemple bien récent. Quoi de plus piquant que ſes tableaux de cabinet, & de plus médiocre que les ſujets qu'il a voulu traiter d'une certaine grandeur ! tels que ceux de St.

Thomas du Louvre, de St. Germain l'Auxerrois, & sur-tout celui qui étoit aux PP. de l'Oratoire ! Si le Sr. Vanlo veut se donner la peine de méditer sur ses sujets, de les approfondir, d'en combiner tous les accessoires, enfin d'être plus difficile sur leur choix, il a toutes les qualités nécessaires pour réussir dans toutes les formes. Il a les graces & l'élégance du dessin, la facilité & la suavité du pinceau, & sur-tout l'avantage séduisant de posséder dans un degré éminent la magie de la couleur : quels plus surs garants de sa primauté dans ce bel art !

Passons aux autres tableaux de cet auteur. On voit au-dessous de celui dont je viens de parler, une représentation de Ste. Clotilde Reine de France mal à genoux devant un tombeau. On n'oseroit dire qu'elle prie, n'ayant

ni l'air, ni la posture d'une Sainte en prieres. C'est une jeune & jolie personne sans grandeur dans la phisionomie, qui paroît par ses gestes, par son attitude, & sa bouche ouverte s'entretenir avec quelqu'un. Elle est cependant seule au pied d'un tombeau d'assés grossiere structure. Le sujet de ce tableau sera une énigme éternelle, si l'on n'a soin de mettre une inscription audessous. Il n'est d'ailleurs nullement intéressant, & ne pouvoit l'être, quelque effort qu'eut fait le Peintre par le choix ingrat du moment. Mais il le fut devenu davantage, si le Sr. Vanlo eut représenté cette sainte Reine abimée en oraison, & prosternée devant le Tout-puissant dans le tems que Clovis combattoit les Allemands, & à qui elle avoit promis la victoire s'il invoquoit alors son Dieu, le Dieu des chré-

tiens. Il étoit très-vrai-semblable qu'elle lui demandât avec la plus grande ferveur d'être exaucée dans le tems de la bataille de Tolbiac, puisqu'elle ne désiroit rien avec tant d'ardeur que la conversion de son mari. Ce sujet auroit occasionné un fonds avantageux, où l'on auroit représenté dans l'éloignement une bataille avec un ange armé d'une épée de feu, renversant les escadrons ennemis, & dans le haut de son tableau, le terrible Dieu des armées environné de la gloire la plus lumineuse. Vous me ferez plaisir, Monsieur, de me dire si vous approuveriez cette idée.

A côté du tableau de Ste. Clotilde on voit une Vierge du même auteur qui n'est ni sur la terre ni dans le Ciel. Elle n'est point sur la terre étant portée dans les airs sur des nuages, ni dans le

Ciel tenant encore dans ſes bras le Sauveur enfant. Ce ſera peut-être une apparition. Mais quelque part qu'elle ſoit, elle eſt très-bien peinte & d'un bon ton de couleur. L'on a trouvé les draperies d'un bleu & d'un rouge trop crus & trop dominans. D'ailleurs la poſition de la figure de la Vierge n'eſt point dans ſon à plomb, elle fatigue la vûe, & paroît trop renverſée. Tout Peintre doit être eſclave des loix de la perſpective, de l'optique, & de la Statique; & quand même il ignoreroit les règles de cette derniere, il doit avoir un niveau & un à plomb dans l'œil, ſans lequel il bleſſera toujours celui du ſpectateur dans la poſition de ſes figures.

Le plus grand défaut de ce tableau & de toutes les Vierges d'aujourd'hui, c'eſt de n'avoir nulle dignité dans leurs

phiſionomies qui ſont toutes priſes dans celles des belles femmes du commun. Quelle oppoſition de leurs airs de tête avec ceux de Raphaël, du Guide, de Carlemarate, de le Brun, du Pouſſin, Mignard, &c. où tout reſpire la ſainteté, la modeſtie, la pudeur, on y trouve même une impreſſion de divinité, telle eſt celle de la Vierge dans le beau tableau de la Sainte Famille de Raphaël qui eſt le chef-d'œuvre de l'art de la Peinture. Elles inſpirent le reſpect que doit attirer l'image de cette créature privilégiée, élue entre toutes les femmes de l'univers pour en porter le maître dans ſon ſein. J'ai admiré ce tableau par l'éclat du coloris, & la teinte vraie des chairs de la Vierge & de l'Enfant, & ſur-tout le caractere de la tête de ce dernier qui eſt d'une ſinguliere beauté.

A côté & ſur la même ligne eſt un tableau du même auteur qui repréſente St. Charles Borromée à genoux & en adoration devant le St. Ciboire. La ferveur & la piété du St. Prélat ſont bien rendues par le caractere de la tête. Il y a cependant des teintes dans l'ombre du viſage qui ne ſont point franches & même livides. Le Sr. Vanlo auroit pû ſe diſpenſer de choiſir une attitude ſi approchante de celle du même Saint dans le tableau de M. le Brun qui eſt d'une grande beauté, & connu de tout le monde. Lorſque certains momens ont été traités de la meilleure maniere par de grands maîtres, & que l'on ne ſauroit ſe flatter de les ſurpaſſer, on doit éviter avec ſoin de les répéter, pour ne pas s'expoſer à paſſer pour plagiaire, & le plus ſouvent à tort. Il y a encore un petit tableau au

ſallon de cet excellent coloriſte qui ſoutient bien ſa réputation. Il repréſente Jupiter amoureux d'Antiope ſous la forme d'un Satire. La figure d'Antiope eſt toute nue & endormie au pied d'un arbre. Son coloris eſt très-brillant & d'une grande vérité. On a trouvé la draperie que tient le Satire un peu lourde & d'un ton de couleur dont l'effet n'eſt pas heureux.

On a expoſé dans les derniers jours un autre tableau du même auteur qui paroît avoir été fait il y a long-tems, & qui a environ trois pieds de largeur. Il repréſente un trait de l'hiſtoire de Jaſon lorſqu'il combat les taureaux furieux dans la Colchide. L'ordonnance de ce tableau eſt belle, les épiſodes en ſont bien variés, pleins d'action & forment de belles oppoſitions par le choix & la diverſité des couleurs. La

forme du taureau eſt énorme & beaucoup trop lourde. Ce tableau en général & dans les détails a de très-grandes beautés.

Au-deſſus du Jaſon le même auteur a expoſé en même tems une réſurrection de Jeſus-Chriſt, petit tableau d'environ deux pieds de hauteur. Sa forme & ſa compoſition ſont, à très-peu de choſe près, ſemblables à celui qui eſt chez M. de Julienne, même ſujet & du même auteur, mais ce dernier-ci lui eſt très-inférieur. Je ne connois rien de plus parfait du Sr. Vanlo que ce tableau qui fait un des principaux ornements de ce beau cabinet auſſi épuré qu'abondant & formé par un des plus excellens connoiſſeurs en ce genre. Il ſe ſoutient avec vigueur vis-à-vis des chef-d'œuvres de nos plus grands maîtres qui y ſont raſſemblés. La force,

la vérité, & l'agrément du coloris s'y font admirer. L'attitude du Christ tout en l'air, est d'un choix excellent, & d'une légereté surprenante. Le caractere de la tête est divin, le pinceau suave, l'ensemble d'une belle harmonie, enfin ce charmant tableau ne laisse rien à désirer, & seroit unique en beauté, si dans la même piece de ce cabinet on n'en voyoit pas un autre du même auteur & de la même perfection. Il est en largeur, & représente Apelle qui peint la maîtresse d'Alexandre, beau sujet & bien choisi, dont la composition est très-heureuse, & toutes les figures d'un beau contraste, & peintes avec des graces & une force de couleur admirables. Ces deux tableaux suffiroient pour placer l'auteur dans la premiere classe des grands Peintres de l'Ecole françoise, & éterniser sa réputation.

Les beaux arts du même auteur & qui ont été exposés dans le même tems que les deux précédents, sont quatre tableaux ovales pour dessus de portes. Ces arts sont figurés par de petits enfans trop habillés, ce qui les fait paroître un peu lourds & engoncés, quoique leurs habits soient galants & ingénieux. Leurs phisionomies ne sont point assés variées, & semblent faites sur le même modele. Il est d'ailleurs assés peu vrai-semblable que des marmousets de cinq à six ans s'occupent sérieusement des arts; que de petites mains si foibles tiennent des masses & des ciseaux pour travailler du marbre ; qu'ils peignent d'après nature, & autres semblables occupations plus propres à donner un caractere de puérilité aux beaux arts que de la dignité & de la considération. Ce qui m'a occasionné cette réflexion,

c'eſt la mauvaiſe plaiſanterie de pluſieurs perſonnes qui ont dit en les voyant, *Que les arts chés nous étoient tombés en enfance*, critique ridicule & fort oppoſée à la vérité. L'on dira pour excuſer l'auteur, qu'un nombre infini de Peintres ont pris avant lui la même licence, mais le nombre des errants n'autoriſe point les erreurs. Je n'admirerai pas moins dans ces petits ouvrages le pinceau du Sr. Vanlo, & la beauté de ſon coloris qui brillera partout. Cependant dès que la vrai-ſemblance eſt choquée dans la façon de traiter un ſujet, les beautés de l'exécution nous touchent foiblement. On voit de plus dans quelques-uns de ces petits tableaux, comme dans celui de la Muſique, les figures entaſſées les unes ſur les autres par le défaut d'eſpace,

pace, former des groupes peu agréables ſans plan ni perſpective. C'eſt principalement aux Dames qu'il faut s'en prendre, ſi nos productions tombent ſouvent dans le petit & le colifichet. Nos plus grands peintres intéreſſés à leur plaire, ſeront un jour forcés de tout métamorphoſer en pigmées & en marionettes.

Vous aurez vû ſans doute le portrait du Sr. Vanlo où il s'eſt peint lui-même juſqu'au genoux. On a critiqué avec raiſon la fierté de ſon attitude, qui eſt plutôt celle d'un Général d'armée que d'un Peintre. Son grand & large cordon eſt mis en baudrier & dans toute ſon évidence, & ſa veſte très-apparente de ſatin blanc a l'effet d'une cuiraſſe. On ne lui voit dans les mains ni pinceaux ni palette, & il a préféré d'y paroître en Chevalier, plutôt qu'avec les at-

tributs de sa profession qui lui fait infiniment plus d'honneur. Les Rois peuvent créer cent Chevaliers en une heure & sans aucun mérite, mais ils ne feront jamais un excellent Peintre. Leur pouvoir ne s'étend ni sur les talens, ni sur le génie.

Je vais à présent vous parler des tableaux d'un autre peintre contre lesquels je vous ai toujours vû fort prévenu. C'est M. Boucher. Vous n'aimez ni son coloris, ni sa composition, ni son goût de dessin, ni ses pensées. Vous portez même l'excès de votre antipathie jusques à dire qu'il a énervé les progrès de notre école par son fard séduisant, par la teinte de ses chairs qui ne sont point celles de la nature étant presque toutes couleur de rose & violettes. Vous en faites même une comparaison peu avantageuse d'un faiseur de

jolies chanſonettes vis-à-vis d'un bon poëte épique & tragique. Enfin vous réduiſez ſes talens au genre paſtoral & à la houlette. Votre prévention, mon cher Monſieur, eſt un peu trop forte. Je conviens avec vous qu'il réuſſit beaucoup mieux dans les petits tableaux & les ſujets galans, que dans ceux qui exigent une grande compoſition. Mais vous devez accorder à ſon pinceau une fraicheur & une ſuavité qui plaît à bien des gens, ſes airs de tête ſont extrêmement piquans & gracieux quoique ſans variété. Il a expoſé cette année-ci deux grands tableaux en hauteur. Le premier repréſente le lever du Soleil qui ſort du ſein de Neptune, & va donner la lumiere à l'univers. Le Peintre a embelli ſon ſujet de toutes les divinités qui ſont à la ſuite de Thetis, & ſervent à ſon triomphe. Il y a prodigué,

ſans beaucoup de choix ni d'ordre, les Nayades & les Tritons dont quelques-uns ſont peints avec force & d'un bon ton. Quoique la mer paroiſſe agitée, on y voit toutes ces divinités dans un repos parfait & aſſés peu vrai-ſemblable. Le Peintre a donné à ces beautés maritimes toutes les graces de celles de la terre. Une entr'autres qui paroît dans un groupe & ne laiſſe voir que ſon viſage, a dans ſa phiſionomie tout le piquant & le voluptueux que l'on peut y mettre, & a fixé les regards & les éloges de pluſieurs ſpectateurs aux dépends de tout le reſte du tableau. On a critiqué avec juſtice l'attitude du dieu de la lumiere qui eſt extrêmement contrainte, & dont la tête violemment panchée en arriere ſans raiſon & ſans expreſſion produit un effet déſagréable. La lire qu'on lui preſente, eſt aſſés

hors de propos. Si le peintre eut été plus verſé dans l'hiſtoire poëtique, il auroit ſu que lorſque l'on donnoit des noms différents à la même Divinité, c'étoit ordinairement pour déſigner ſes diverſes fonctions. La Lune étoit honorée ſous le nom de Diane dans les forêts auxquelles elle préſidoit, mais elle étoit encore Hécate dans les Enfers où elle tenoit un autre empire, auſſi bien que dans le Ciel ſous ſon nom ordinaire. Il en étoit de même du Dieu du Soleil; placé ſur l'Helicon au milieu des Muſes, c'étoit Apollon le Dieu de l'harmonie & de la poëſie. Mais dans le Ciel monté ſur ſon char, tenant les rênes de ſes chevaux, & éclairant nôtre hemiſphère, ce n'eſt plus Apollon mais le Soleil, & une lire alors dans ſes mains, ſi l'on eut pû l'y placer, eut été une inattention du peintre trop re-

marquable. Un peu plus de lecture lui eut épargné cette faute dans l'hiſtorique de ſon ſujet.

Mais l'indifférence de tout ce Cortége marin, dont preſque toutes les figures tournent le dos au dieu du jour, & ſemblent n'être dans ce tableau que pour en remplir les vides, ſans prendre aucun intérêt à l'action principale qui eſt le départ du Soleil, eſt une faute eſſentielle, & plus difficile à excuſer.

L'autre tableau du même auteur repréſente la chute du jour, & l'arrivée du Soleil qui ſe précipite dans les bras de Thétis. Si l'on n'eut appris le ſujet de ce tableau dans le livre, il n'eut pas été aiſé de le deviner par l'expreſſion des figures qui a trompé tous les ſpectateurs. Ils n'ont point douté que la triſteſſe de Thétis ne marquât plutôt ſes regrets du départ du Soleil que la joie

de ſon retour. L'attitude de ce Dieu ; loin d'être celle d'un amant empreſſé qui vole dans les bras de ce qu'il aime, exprime tout le contraire. Sa figure n'eſt point tournée vers la Déeſſe, il eſt vrai qu'il l'honore d'un de ſes regards, mais comme à regret, & ſans aucune diſpoſition à s'approcher d'elle. On remarque les mêmes fautes à l'égard de la cour de Thétis que dans le précédent tableau. Nulle attention à l'arrivée du Soleil ; Les Nayades s'entretiennent en particulier, & ne prennent aucune part à ce qui ſe paſſe ſur la ſcène. Même agitation des flots, & même tranquilité dans les figures qui en ſont environnées. Une Nayade entr'autres ſur le devant du tableau eſt couchée dans toute ſa longueur ſur l'onde en mouvement comme ſur un lit de gaſon, ſans action, ſans intention, & ſemble vou-

loir se livrer au sommeil, ce qui ne lui eut pas été facile. Vous me dites, Monsieur, à l'égard de la composition, que vous n'y voyez qu'un beau désordre dans l'assemblage au hazard de toutes ces figures, nul repos, nulle harmonie, c'est, ajoutez-vous, une musique bien exécutée qui n'est composée que de dissonances. Je conviens que les teintes de ses chairs ne sont pas tout-à-fait celles de la nature. Le ton de ses ciels n'est pas bien d'accord avec les tons du tableau, ni avec la vérité.

Plusieurs personnes d'esprit excusent les défauts de sa composition & de son coloris par la poësie qu'ils y trouvent. Mais qu'entendent-ils par ce terme ? Si cette poësie consiste à rassembler tous les lieux communs des poëtes & des peintres, tels que des Néréides, des Nayades, des Tritons, des amours

qui accompagnent l'épouſe de Pelée; le voile de la nuit levé ou étendu par des génies, attributs qui ne demandent que de la mémoire, j'avoue que le Sr. Boucher eſt un grand poëte. Mais ſi la poëſie eſt un feu divin, une flame qui échauffe le génie du peintre, qui lui fait concevoir ſes ſujets d'une maniere grande, neuve, ingénieuſe, quelquefois ſublime, tel eſt le tableau du ſacrifice d'Iphigenie de Gerard Laireſſe, & la pluſpart des ſujets traités par Raphaël, Pouſſin, Rubens, le Brun, &c. l'impoſſibilité où bien des gens ſeroient d'appercevoir les plus petites étincelles de cette flame dans ces tableaux-ci, fait que l'on n'oſe aſſurer qu'il y ait de la poëſie. On lui accorde aſſés généralement que ſa couleur, ſans être vraie, eſt très-ſéduiſante, qu'il met dans ſes expreſſions beaucoup de volupté, ſi

cependant on peut le loüer de ce talent qui ne ſe produit qu'aux dépends de la décence, ſouvent même de la pudeur. Pluſieurs perſonnes qui n'ont aucune ſévérité ridicule ni dans le commerce ni dans les ſentimens, mais qui reſpectent encore les mœurs & les bienſéances, ont été étonnées de voir expoſer au public des nudités auſſi peu voilées que celles de ces deux tableaux. Elles ont empêché de ſages eccléſiaſtiques, de vrais religieux de voir le ſallon ſur le récit qu'on leur en a fait. Bien des perſonnes du ſexe, qui en ont encore la modeſtie, ont jugé à propos de n'y point mener leurs filles par cette raiſon. Un peintre, comme un poëte, ne doit jamais braver l'honnêteté dans ſes ouvrages. Leurs indécences ſeront ſurement applaudies & admirées par les libertins, mais elles auront toujours le

mépris des honnêtes gens.

En ſuivant les grands tableaux, je vous rappellerai celui de M. Oudri qui eſt dans le milieu du ſallon vis-à-vis les croiſées; il repréſente une chaſſe aux loups par des dogues. La fureur de ces animaux dans l'attaque & la défenſe y eſt rendüe avec beaucoup de feu & de vérité. On auroit ſouhaité que le païſage qui fait le fond du tableau, quoique vrai, eut été moins négligé. Je n'entrerai point dans le détail de ſes autres tableaux de gibier d'une médiocre grandeur qui ſont tous autant de chef-d'œuvres en ce genre. Parmi le grand nombre on a beaucoup admiré celui d'une chienne de chaſſe qui allaite ſes petits. Sa tête frappée d'un rayon de Soleil eſt d'une vérité qui étonne. Le reſte de ſon corps auſſi bien que ceux des petits chiens auroit pu être plus

travaillés, & la couleur un peu moins foible & moins générale. Un autre tableau de lui a encore attiré beaucoup de ſpectateurs. Il repréſente pluſieurs objets très-clairs ſur un fond blanc, tels qu'un flambeau d'argent & ſa bougie, du papier, un canard blanc, &c. qui paroiſſent iſolés. L'illuſion des bas reliefs en peinture du même auteur, dont il falloit s'aſſurer par le tact, étoit beaucoup plus ſurprenante que celle-ci, tous les objets blancs ayant chacun une blancheur différente, & qui réfléchit différemment la lumiere.

Sur la même ligne eſt placé un grand tableau du Sr. Reſtout. C'eſt l'inſtant où le ſuperbe Aman eſt condamné au gibet par le Roi Aſſuérus. On a critiqué avec raiſon l'attitude de ce favori qui eſt fauſſe & outrée. Elle peint la terreur la plus violente dont on puiſſe

être foudroyé à la vue ſubite d'un objet horrible, au lieu de peindre la conſternation & l'abbattement où ce miniſtre cruel devoit être abimé. D'ailleurs la compoſition de tout l'hiſtorique de cet événement eſt peu raiſonnée. Aſſuérus, que l'on voit à peine dans l'éloignement, devoit être placé ſur le devant du tableau avec Aman. La figure de la Reine eſt manquée à tous égards ſoit par ſa poſition, ſoit par ſon caractere, ſoit par le ton de la couleur.

Un autre tableau du même auteur & de la même forme repréſente Jeſus-Chriſt qui remet à St. Pierre les clefs du ciel. Il n'y a nulle invention ni dans le choix de cette action qui eſt extrêmement froide, ni dans la compoſition. Le peintre devoit prévoir que ce ſujet eſt trop ſimple & trop uſé pour y pouvoir jetter de la nouveauté ou de l'in-

térêt. La figure du Chriſt n'eſt point agréable, il eſt beaucoup trop âgé, & la tête n'eſt pas d'un beau caractere. On voit encore du Sr. Reſtout un petit tableau d'un repos de la vierge avec ſon fils qui eſt beaucoup mieux que les précédens.

Voici les premiers tableaux qui ont paru au ſallon de deux jeunes peintres françois, l'un nommé *Vien* & l'autre *Challe* arrivés depuis peu d'Italie, & qui ont eu tous les ſuffrages du public par le bon gout & les vraies beautés de leurs productions. Le premier a expoſé le tableau en hauteur d'un ermite endormi & aſſis au pied d'un arbre dans une ſolitude. Il tient un violon ſur ſes genoux prêt à lui échapper. Le caractere de la tête eſt admirable; les pieds, les mains, tout eſt deſſiné correctement, fierement, & d'une grande ma-

niere. Son habit eſt drapé large, vrai, & les plis d'un beau choix. Les touches de ſon pinceau ſont fermes, hardies, rien de foible, rien de léché. Ce que j'ai vu avec un très-grand plaiſir, & qui me confirme dans mon ancien ſentiment, *que le vrai beau force tout le monde à l'admiration*, c'eſt que les plus zélés partiſans de nos peintres ſi clairs, ſi brillans, ſi fardés, n'ont pu refuſer à ce tableau leurs hommages, & leur approbation. Une de ſes principales beautés, & qui eſt très-rare, c'eſt que ſon ſtile mâle & vigoureux eſt le même par-tout, & forme ce bel uniſſon, cette agréable conſonance, ce même ton de couleur répandu ſur tout l'ouvrage. Il ſemble avoir été peint d'une ſeule palette, ſuivant l'expreſſion de du Freſnoi,

Tota fiet Tabula ex unâ depicta patellâ.

L'auteur l'a fait à Rome, & l'on voit aiſément qu'il a pris, pour modeles de ſa maniere, les plus grands maîtres d'Italie. On y trouve le Lanfranc, Annibal Carrache, Baroche, le Guerchin, François-Vannius, &c. Le public ſouhaite ardemment qu'il conſerve à Paris cette grande maniere qui eſt ſi ordinaire d'y oublier. On pourroit remarquer dans ce tableau un léger défaut d'attention, c'eſt d'avoir placé à côté de cet ermite, une tête de mort, en lui mettant un violon dans les mains. Ces deux objets offrent des idées ſi oppoſées qu'il eſt difficile de les rapprocher ſans bleſſer le ſpectateur, c'eſt la ſeule diſſonance que l'on trouve dans ce bel ouvrage.

On en voit un autre de lui d'un plus grand volume, & en largeur, il a dix-ſept pieds ſur onze. Il repréſente le Centenier

Centenier aux pieds de Jesus-Christ qui implore sa toute-puissance pour la guérison de son serviteur. Quoique ce tableau n'aye ni la vigueur, ni le ton mâle du précédent, on y trouve cependant le grand peintre. S'il laisse le spectateur tranquille & sans intérêt, c'est plutôt au défaut du sujet qu'il faut s'en prendre qu'à celui d'habileté dans le peintre. L'on a déja remarqué, à l'occasion du Sr. Restout, qu'il est des traits dans l'histoire sacrée & profane si usés, si remaniés qu'il est presque impossible de les rajeunir. Tel est celui-ci. Quel feu, quelle action pouvoit-il donner à la personne du Sauveur ? Est-il une vertu plus ingrate pour l'expression que la clémence & la bonté ? Il n'est pas surprenant que le spectateur ait trouvé cette figure extrêmement froide. D'ailleurs on ne sauroit refuser

à ce tableau une belle ordonnance, & beaucoup d'intelligence dans la distribution des ses groupes & les contrastes de ses figures dont une seule paroît oisive & superflue, quoique bien peinte.

Celui dont je vais parler du même auteur, est un peu moins grand n'ayant que quinze pieds de largeur. Il représente l'embarquement forcé de plusieurs saints personnages du tems des Apôtres sur une barque sans pilote, pour être le joüet & la victime des flots. Tout le monde sait que cet événement ne se trouve appuyé d'aucune autorité digne de foi, & qu'un savant docteur du siécle dernier de la faculté de Paris, a prouvé sans replique la fausseté de cette tradition qui fait débarquer Ste. Marthe, Ste. Madeleine, le Lazare & St. Maximin à Marseille, où ils ne sont jamais venus.

Si j'osois donner un conseil aux grands peintres, dont les ouvrages sont assurés de passer à la postérité, ce seroit de ne choisir pour leurs sujets, que ceux qui méritent d'y être transmis. La Peinture est un art qui doit servir autant à l'instruction qu'au plaisir. Quel pouvoir n'a pas sur notre ame la vue des actions vertueuses & héroïques des grands hommes mises devant nos yeux par un pinceau savant & éloquent, pour nous inviter à les imiter ! Nous sommes tout autrement frappés de ces faits par le pouvoir que l'organe de la vue a sur notre esprit, que par une froide lecture ou un simple récit. Ce n'est point au son passager & fugitif des paroles que ces événements se placent dans notre mémoire, c'est par l'inspection des lieux & de la scène même où ils se sont passés. C'est par la

préſence des perſonnages qui en ſont les acteurs. Il eſt donc d'une grande importance d'être difficile ſur le choix de ces faits, de n'en point préſenter aux ſpectateurs de faux ni même d'équivoques qui puiſſent perpétuer le menſonge. Et que l'on ne s'imagine pas que les grands traits de l'hiſtoire ſoient épuiſés. Combien dans l'ancien & le nouveau teſtament, dans nos hiſtoriens grecs, latins, italiens, & françois qui n'ont jamais été repréſentés, & qui ſont extrêmement utiles & intéreſſans ! Plutarque ſeul peut fournir des ſujets dignes d'occuper les pinceaux de tous les peintres de l'Europe. Ayons encore ſoin d'éviter deux défauts dans ce choix. Le premier c'eſt de vouloir répéter ceux qui ont été traités avec ſuccès par de grands maîtres ; quelque avantageux que ſoient ces ſujets, ils ne ſauroient

plus piquer la curioſité. L'autre attention du peintre eſt de s'attacher aux événemens qui ont quelque célébrité, afin que leurs ouvrages ne ſoient pas une énigme impénétrable au plus grand nombre & ne prépare des tortures à nos neveux. Parmi cette foule de ſpectateurs qui ſont venus admirer les tableaux du ſallon, combien peu auroient déviné le ſujet de ce fabuleux embarquement ſans le ſecours du livre! Je paſſe à préſent à ſa compoſition.

L'auteur s'étant fixé à ce ſujet, la difficulté de l'exécution ne l'a point découragé; il l'a même augmentée par l'idée de faire paſſer cette troupe d'une barque dans une autre, toutes les deux placées ſur le devant du tableau, objets ingrats dont il n'étoit pas aiſé de ſauver le déſagrement. Il eut été bien plus facile, & plus vrai-ſemblable de

les faire embarquer sur un port. Il a donc fallu du courage à l'auteur, & du génie, soit pour venir à bout de vaincre les difficultés, soit pour ne point suivre les routes battuës. Au reste sa composition est bien liée, on voit d'heureux contrastes dans la distribution de ses figures, il a sçu y placer des masses de draperies qui font de grands effets. Ses têtes, & ses attitudes ont des expressions vraies & fortes, quoiqu'elles ne soient pas toutes convenables à chaque personnage, non plus que les ornements Episcopaux modernes dont il les a revêtus, & qui blessent l'historique. Mais on doit lui passer ces défauts en faveur des beautés & du feu de sa composition, où tout est action, mouvement & vie. On voit avec plaisir que ce jeune peintre vise au grand, & qu'il sent qu'en peinture comme en

poëſie le médiocre & le mauvais ſont ſinonimes. Enfin la hardieſſe de ſon plan & la façon dont il s'en eſt tiré, ont fait augurer aux connoiſſeurs qu'il pourra être un jour un Peintre du premier ordre, & faire beaucoup d'honneur à notre école.

J'ai les mêmes éloges à donner, & avec autant de juſtice à l'autre peintre françois ſon émule, *M. Challe*, qui a paru auſſi pour la premiere fois ſur la ſcène, & avec les plus grands applaudiſſemens. Son principal tableau eſt un plat-fond de neuf pieds & demi de diamètre, où il a perſonifié le Deſſin comme l'ame de la peinture & de la ſculpture. J'aurois donné la préférence au génie, talent le plus ſublime des beaux arts, & auquel le Deſſin eſt fort ſubordonné. Mais comme ce précieux tréſor ne s'acquiert point, & qu'à ſon

défaut la correction & l'élégance des contours est une des parties de la peinture qui peut mieux y suppléer, son idée peut être très-juste. Il est bien rare à un homme de son âge de commencer sa carriere par où les autres la finissent. Rien n'est si difficile en Peinture que le plat-fond, soit par la science du raccourci, qui demande une étude consommée du Dessin pour rendre éxactement & avec justesse toutes les proportions de la figure humaine vue de bas en haut, soit par le beau choix de ces figures rappetissées, dont l'heureux effet est le fruit d'un long travail, soit par la sage distribution de leurs groupes dans les airs, soit enfin par leur savante position sur des plans différens qui servent à élever les objets du centre du tableau jusques à échapper à la vue par la vigueur des ombres de ceux

qui ſont le plus près de nous, & relatifs aux devants d'une ſuperficie perpendiculaire, telle qu'eſt celle de nos tableaux. Joignez à toutes ces combinaiſons & au travail d'eſprit qu'elles demandent, celui du corps dans la plus pénible poſture où puiſſe être le peintre qui exécute, & l'on ſera forcé d'avouer qu'un excellent plat-fond eſt un effort de l'art qui mérite les plus grands éloges.

Celui du *Sr. Challe* raſſemble bien des beautés. L'ordonnance n'eſt point confuſe, on trouve un beau choix d'attitude dans les deux figures qui plafonnent, dans leurs airs de tête, & dans leurs draperies. La figure la plus élevée, qui tient un flambeau ſimbole du feu du génie qui enfante les grandes idées dans les beaux arts, eſt d'un beau ton de couleur legere & vague. La per-

ſpective aërienne d'où dépend tout le ſuccès d'un plat-fond, y eſt fort bien entendue. Enfin la force & la vigueur des nuages au bas de l'horiſon, qui forment les devants du tableau, pouſſent & élevent toute la machine. La partie du temple qui eſt ſur la droite, & c'eſt apparemment celui des filles de Mémoire, paroît un peu maſſive. Mais le tableau n'étant qu'incliné, l'on ne ſauroit parfaitement juger de la perſpective qu'il ne ſoit arrêté ſur ſon plan horizontal.

Un autre tableau du même auteur quoique placé peu favorablement, m'a paru d'une grande & belle maniere, & tenir beaucoup de celle du Guide. C'eſt Didon ſur le bucher. Son action eſt ſimple & vraie, le caractere de la tête admirable, & ſon expreſſion grande, noble, héroïque. A l'égard du pinceau,

il eſt difficile de juger de ſon agrément dans une ſi grande diſtance.

Le même peintre a encore expoſé un païſage de ſix pieds & demi de largeur, qui a ſaiſi pluſieurs perſonnes. Quoiqu'il n'y ait point d'horiſon, ni de ſite agréable, on y voit un caractere original. C'eſt une antique & ſombre forêt qui porte dans l'eſprit du ſpectateur une idée de ſolitude reſpectable, & une triſteſſe qui ne déplaît point. Les arbres ne ſont point d'un beau verd, mais leurs formes ſont vraies & priſes dans la nature. Tous les tons en ſont bien d'accord, & celui des ruines du temple eſt d'un très-bon goût. En général ce tableau attache ſans attirer; l'on aime à y revenir parce qu'il eſt ſingulier & vrai. Ces deux mérites auront toujours l'avantage de plaire & d'affecter.

Avant de quitter les grands tableaux, il faut jetter un coup d'œil sur celui du Sr. Jeaurat de seize pieds de largeur qui représente une nôce de Village. Celui-ci ayant été très-bien analisé & encore mieux critiqué dans une des brochures qui ont paru, & que je vous enverrai, je ne m'arrêterai point à le décrire, je me contenterai de convenir avec son censeur qu'il y a rassemblé avec beaucoup de soins & d'attentions tous les détails des actions & des amusemens de ces sortes de nôces, mais qu'il a oublié d'y appeller la joie qui en fait le caractere essentiel. On y voit des violons, des haut-bois, & tout ce qui est propre à attirer cette gayété bruyante & rustique, & cependant on ne l'y voit nulle part. Ce défaut important vient, à ce que je pense, des figures qui n'ont ni feu, ni action, ni

caractere. Quelle opposition de cette triste feste avec celles de Rubens, de Tenieres, de Vatteau ? A-t-on jamais peint cette joie naïve & franche avec plus de vérité qu'on la voit à un tableau du Roi par Rubens au Luxembourg ? Ce sont les mouvemens de la nature, dont quelques-uns à la vérité sont un peu indécens, dans toute sa liberté, sa candeur, son ingénuité, & telle qu'elle doit encore se montrer au village. Quelle force & quelle vérité dans les expressions, & quelle vie dans la couleur ? Quels beaux coups de lumiere ? Ici tout est sombre, tout est mort ou languissant. Il est fâcheux qu'un tableau aussi froid soit multiplié dans les belles tapisseries des Gobelins. Sa foiblesse sert à confirmer ce que je vous ai dit souvent. Que le grand tableau exige de grands talens, ou un

long exercice en ce genre ; puiſque ceux du même auteur qui repréſentent la place Maubert & une foire de village, ſont beaucoup ſuperieurs & plus vivans.

Après des nôces de village, vous parler des nôces céleſtes de Thétis & de Pelée, où ſont raſſemblées toutes les divinités du Ciel, de la terre & des enfers, n'eſt-ce point un contraſte trop violent ? Je crois cependant les oppoſitions auſſi néceſſaires dans les longs détails pour les ſauver de l'ennui, que dans les tableaux mêmes. Celui-ci eſt de M. Collin de Vermont, & beaucoup moins grand que le précédent, n'ayant que quatre pieds & demi de largeur. Si jamais feſtin dût être ſérieux, c'étoit certainement celui de ces divinités. Vous ſavez que la vraie joie ſe trouve rarement avec les gran-

deurs. Elle a cédé depuis long-tems cette place dans les Cours aux hommages forcés, & au triſte reſpect, pour ſe réfugier dans la campagne & chez la médiocrité. Les Grands ont l'autorité, les petits la gayeté, par-là tout eſt compenſé. Le peintre ne pouvoit donc égayer ſon ſujet qu'aux dépends du vrai. Auſſi a-t'il largement répandu ſur tous ces perſonnages céleſtes, l'ennui de la dignité & de la contrainte. Mais l'Epiſode de la Diſcorde n'auroit-il pas dû occaſionner plus de mouvement ſur le viſage de ces Déeſſes, qui ſans être jeunes ſe piquoient encore de beauté ? Quoi de plus capable d'enflamer l'amour propre de ce ſexe que la déviſe de cette pomme ? Jamais vengeance ne fut plus ingénieuſe, & plus ſure pour porter le feu de la jalouſie & de la diviſion dans cette aſſemblée, qui paroît

cependant assés tranquille. Le tableau d'ailleurs est bien composé. On y reconnoît l'intelligences du grand peintre d'Histoire au bel ordre avec lequel il a arrangé autour d'une table un si grand nombre de rivaux, ce qui n'étoit pas aisé. La couleur générale est d'un ton un peu foible, & l'on a reproché à toutes ces Divinités, peut être trop légerement, de n'avoir pas assés d'action. Mais en pouvoit-on donner une bien vive, sans sortir de la dignité & de la bienséance, à des Dieux attablés qui ne mangent que divinement & sans besoin? C'est donc uniquement la faute du sujet & non de celui qui l'a exécuté. L'indifférence des artistes sur un choix si important, a toujours de quoi surprendre. Ils s'enchaînent eux-mêmes dans les entraves les plus génantes, ils s'obstinent à traiter des sujets froids, ingrats,

grats, usés, pendant qu'ils ont sous leurs mains des milliers d'événemens historiques & héroïques qui donneroient la chaleur & la vie à leurs personnages, & jetteroient le plus grand intérêt dans leurs compositions. Pourquoi s'attacher à la Fable dont les lieux communs sont si fort surannés ? L'histoire n'a-t'elle pas dans ses annales une infinité de traits nouveaux propres à émouvoir le cœur, à élever l'ame, & charmer les regards ! Vous avez souvent approuvé, mon cher Monsieur, mes réfléxions ; vous en avez lû plusieurs avec plaisir, permettez-moi d'en faire ici quelques-unes sur l'Histoire fabuleuse.

Est-il possible qu'étant aussi éloignés des Egyptiens, des Grecs, & des Romains, nous soyons encore assés aveuglés sur leurs folles inventions & leurs divinités ridicules pour travailler tous

les jours à en perpétuer la mémoire ! Quelle eſt leur Mithologie ? quelles ſont leurs plus anciennes Divinités ? des hommes abominables. Un Saturne meurtrier de ſon pere, & à qui l'on fait manger enſuite ſes propres enfans. Jupiter un de ſes fils lui échappe, & pour le ſurpaſſer en méchanceté, il devore ſa femme Métis qui eſt enceinte, conçoit Pallas dans ſon cerveau par cet horrible aliment, & en accouche d'un coup de hache, après quoi il épouſe ſa ſœur Junon. Quelles extravagantes horreurs! Il emprunte les formes les plus indignes pour ſatisfaire ſes infames déſirs, Taureau, Bélier, Cigne, Aigle, &c. Il eſt traître, parjure, raviſſeur, inceſtueux, adultère; ce n'eſt point aſſés, les crimes les plus en horreur à la nature, & que l'on n'oſeroit nommer, peuvent à peine aſſouvir ſes fureurs

infernales, & les hommes aveugles & brutaux font l'objet de leur culte de ce monſtre d'impudicité ! Ils lui donnent le ſceptre & l'empire ſur toute la Cour céleſte compoſée de Dieux auſſi ſcelerats, & dont les crimes rempliroient des volumes. Immortels, ils ſouffrent comme les hommes & les animaux ; ils ſont bleſſés, punis, chaſſés, eſclaves, de toutes les paſſions terreſtres, la jalouſie, la colere, la vengeance, la cruauté, le déſeſpoir, &c. D'ailleurs conçoit-on comment les hommes ſi près de leur origine, avoient déja porté la corruption à un ſi haut degré, & imaginé des crimes qui méritoient bien mieux que les Titans & Phaëton la foudre lancée par les mains d'un Dieu digne lui-même d'en être écraſé. Ou il faut que cet âge d'innocence appellé l'âge d'or, n'ait été qu'un beau ſonge, ou

que les Poëtes ayent voulu nous le perſuader pour l'honneur de l'humanité. Mais alors auroient-ils dû le placer ſous le regne du parricide Saturne ? Quelle apparence que l'innocence & la ſimplicité des mœurs ayent regné ſous le plus féroce & le plus barbare des Rois ! La Fable n'eſt donc qu'une ſucceſſion non interrompue d'extinction de raiſon, & d'horreurs depuis quatre mille ans juſques à la République Romaine & à la religion chrétienne. Quoiqu'il eut paru dans l'ancienne Gréce des ſages & des philoſophes dont les mœurs étoient moins dépravées, l'idolâtrie ſe maintint toujours chez les peuples. Ce n'a été que depuis environ dix-ſept cent ans que l'on commença à abbattre quelques idoles, & qu'un Ciceron, un Horace, un Juvenal chez les Romains, & quelques autres gé-

nies forts & ſenſés ridiculiſerent dans leurs écrits cette legion de Scélérats Déifiés, ſans renoncer cependant publiquement à la réligion de leurs Empereurs à laquelle ils ne tenoient que par la politique. Depuis ce tems juſqu'à nous, les ténébres de l'idolâtrie s'étant peu-à-peu diſſipées, la raiſon plus éclairée, & enfin arrivée (à ce que l'on nous aſſure) ſous le ſiécle dernier, & ſous celui-ci à ſa perfection, (1) eſt-il croyable que l'eſprit humain ſi perfectionné non-ſeulement n'ait pas rélégué dans la claſſe des réveries & des abſurdités, ces imbecillités poëtiques, mais qu'il travaille encore tous les jours à les embellir & les immortaliſer? L'ancienneté, le ſeul appui qui les ſoutient, devroit être la raiſon de leur chute.

(1) Voyez les écrits de Mrs. Voltaire & d'Alembert.

Dans l'enfance du monde, il étoit vraisemblable qu'elles en fissent l'amusement, il lui falloit alors des joüets. Mais d'employer aujourd'hui nos talens les plus agréables, dont la perfection nous coute tant d'études, de voyages, de travaux, à retracer à notre siécle, & à ressusciter des folies si honteuses aux mœurs & à la raison dont elles prouvent l'entier renversement, voilà ce que le bon sens qui réfléchit, ne sauroit accorder avec cette prétendue perfection. Nos vices & nos désordres sont-ils trop imparfaits ? faut-il retourner sur nos pas & sur les horreurs des premiers siécles pour nous encourager à leur accroissement ? Il y a long-tems que nous avons le bonheur de n'être plus payens, pourquoi nous rappeller encore nos anciennes erreurs? Ne devrions-nous pas rougir au con-

traire de retracer aux yeux une infame Léda, une Pasiphaé, une Mirrha, une Medée, un Ganimede & un autre Dieu dont le nom seul est une obscenité & les festes des abominations ? Si la fin la plus noble de la Peinture est de nous instruire en parlant aux yeux par le charme de l'imitation, & par le plaisir, la plus sure de toutes les routes pour nous mener à la persuasion, si l'objet de l'instruction est de corriger nos penchans vicieux, pouvons-nous faire un plus grand abus de nos talens dans ce bel art ? Pourquoi ne les pas employer à nous offrir des exemples propres à élever notre ame au-dessus des sens ? Serons-nous toujours bornés comme de vils animaux aux objets qui peuvent les satisfaire ? Ne chercherons-nous jamais ceux qui peuvent nous rendre dignes de notre propre estime,

fideles à notre religion, à nos amis, à nos ſermens, même à notre parole, inébranlables dans nos devoirs au mépris de la faveur; des dignités, de la fortune, & des voïes injuſtes qui y menent ſi rapidement, autrefois honteuſes & aujourd'hui honorables; des exemples d'hommes heureux & contens dans la médiocrité; humbles, humains & bienfaiſans dans l'abondance & l'élevation; citoyens zélés pour le ſalut de l'Etat, & le bonheur des peuples. N'avons-nous pas des modeles de toutes ces vertus dans ces ames héroïques qui ont foulé aux pieds les coups du ſort & la perte de la vie, ſoit dans les hiſtoires antiques, ſoit dans celles de ces derniers tems? Brulons donc tous ces écrivains inutiles, qui nous ont tranſmis avec tant de ſoins & d'éloges ces hommes la gloire de l'hu-

manité & l'admiration de l'univers ; pour courir après des réveries les plus licentieuses, pour illustrer des scélérats, en faire les héros de nos Operas & de notre poësie, & meubler nos cabinets de leurs extravagantes métamorphoses. Que j'aime à penser comme Gresset, ce peintre excellent des agrémens & du bon sens ! lorsque dans sa Chartreuse il relègue chez les pédans & dans la poussiere des colléges les Apollon, les Cupidon, les Pegase, l'Helicon, & toutes ces miseres classiques & usées, ressources des rimailleurs & des Artistes sans génie, pour ne donner l'immortalité *qu'aux interprètes de la nature & aux peintres de la raison*, & certainement ce ne seront jamais les peintres de la Fable.

J'avoue, me direz-vous, que malgré la torture que se sont donnés tous nos

ſavans anciens & modernes pour tirer avec effort quelque morale de cette Mithologie ridicule en lui prêtant quelques allégories miſtérieuſes, & en forçant leur vrai ſens, ils ont été tout auſſi inutiles aux lecteurs qu'aux ſpectateurs. Mais ne conviendrez-vous pas que la Peinture eſt également inventée pour l'agrément & pour l'utilité ? Sans doute, & j'admirerai toutes les imitations de la nature portées à un certain degré d'habileté & d'illuſion, Fleurs, fruits, animaux, inſectes, vaſes, étoffes, palais, arbres, païſages, marines, &c. ces portraits de la nature, ou des productions de l'art me cauſeront toujours une ſenſation agréable, & un véritable plaiſir. Joignez y encore la repréſentation des actions humaines les plus ſimples, & les plus familiers, ſoit à la ville ou à la campa-

gne, ſcènes paſtorales, feſtes champêtres, foires, nôces de village, enfin juſqu'aux cuiſines, aux tavernes, aux écuries ſujets favoris & ignobles des Flamands, uniquement recherchés pour y admirer une ſéduiſante imitation, une fraicheur & une fonte merveilleuſe de couleurs, une ſuavité de pinceau, &c. Tous ces objets préſentés à nos yeux avec l'artifice & la magie pittoreſque, doivent néceſſairement amuſer nos regards, & avoir place dans nos cabinets. Mais il n'en eſt pas de même des tableaux d'Hiſtoire. Si la Peinture, outre l'amuſement du plaiſir & de l'illuſion, doit être encore une école des mœurs, & un orateur muet qui nous perſuade la vertu & les grandes actions, ne devons-nous pas employer toute l'activité de notre eſprit à démeſler dans l'hiſtoire les traits les

plus pathétiques, les plus frappans, & les plus susceptibles de ces expressions animées qui portent dans l'ame le feu & le mouvement, qui l'élevent au-dessus des sens & la rappellent à sa dignité primitive par des exemples d'humanité, de générosité, de grandeur de courage, de mépris des dangers & même de la vie, d'un zéle passionné pour l'honneur & le salut de sa patrie, & sur-tout de défense de sa religion? Cherchons donc ces annales où les historiens ont mis comme en dépôt, pour instruire la postérité, ces faits illustres qui ont étonné l'univers & presque divinisé l'humanité. Combien en trouverons-nous chez les Grecs? Ne serons-nous pas convaincus du pouvoir & du grand avantage de l'éducation en voyant les vertus de Cyrus presque encore enfant étonner les Perses & instruire les Rois?

N'admirerons-nous pas en lui une fidélité inviolable à sa parole, un desir de rendre ses peuples heureux si ardent & si passionné qu'il veut surpasser en bienfaits tous les Souverains de l'univers. Quel plus beau projet en lui que de ne vouloir vaincre ses ennemis qu'en les forçant de l'aimer ! Point de faveur, point de dignités, point de place accordée à son goût, ni aux sollicitations, le mérite seul avoué par le cri public est recompensé. Que l'on suive son histoire, & l'on sera embarrassé du choix parmi un si grand nombre d'actions qui l'ont fait adorer des Grecs & des Barbares.

A Sparte, quels grands sujets ne nous offrent pas la piété d'Agésilas un de ses Rois ! Sa frugalité, son horreur pour la volupté, le luxe, & la molleſſe, son obéissance aux loix seuls soutiens des Empires !

Parcourons la vie de Socrate reconnu pour l'oracle & le plus ſage de tous les Grecs, révéré par ſes concitoyens comme un Dieu, & forcé enſuite par eux-mêmes à prendre du poiſon. Quelle image de l'inſtabilité des choſes humaines ! mais en même-tems quel exemple de fermeté & de piété dans ce vrai philoſophe ! Loin de murmurer contre la cruauté du chimérique deſtin dans ſes derniers momens, il adore la Providence, & les ordres d'un être ſuperieur & tout-puiſſant. La méchanceté & l'injuſtice des hommes ne ſervent qu'à l'affermir dans ſa croyance de l'immortalité de l'ame, & de la néceſſité d'une autre vie. Il aſſemble ſes amis, & meurt en leur prêchant la ſoumiſſion à la Divinité & la pratique indiſpenſable de la vertu pour être heureux.

Veut-on un exemple de parfait désintéressement dans le gouvernement des deniers publics, & de la plus sevère équité dans les impositions pour subvenir aux frais de la guerre des Grecs contre les Barbares, on le trouvera dans Aristide surnommé le Juste.

Quel zéle & quel dévouement pour sa patrie dans Alcibiade, qui ne cesse de la servir & de se sacrificer pour elle, malgré ses ingratitudes, ses persécutions, & du lieu même de l'exil où elle l'a relegué !

Est-il une action plus citoyenne que celle de cette Lacédémonienne célébre femme du Roi Leonidas, qui fait priver du jour son propre fils, pour avoir osé se présenter devant elle, après avoir fui lachement dans une bataille qui devoit décider de la liberté de sa patrie !

Ne sera ce pas un beau spectacle sur

la ſcène pittoreſque que ces deux illuſtres généraux Thébains Pélopidas & Epaminondas qui ſauvent leur patrie d'une ſervitude honteuſe par les plus belles victoires ! La mort héroïque & remarquable de ce dernier feroit un tableau admirable.

Un autre ſujet auſſi intéreſſant ſeroit un Timoleon qui triomphe des ennemis de ſon païs après les obſtacles & les événemens les plus ſinguliers, délivre la Sicile de ſes tirans, y rétablit les loix & la juſtice renverſée par leur oppreſſion, & fuit dans la retraite pour ſe dérober au danger des loüanges, & y goûter ſans témoins le plaiſir délicieux de ſçavoir que tant de villes, & des miliers d'hommes lui doivent leur bonheur & leur tranquillité !

Quels exemples notre jeune nobleſſe deſtinée aux armes trouveroit dans les

grande

grandes actions de Philopémen, regardé comme le dernier des Grecs illuſtres ! Dans un ſi grand nombre d'expéditions militaires, il fut preſque toujours ſuivi de la victoire ; il ne dut ſes triomphes conſtans qu'aux travaux incroyables entrepris pour s'inſtruire profondément de ſa profeſſion. Il n'épargna ni fatigues, ni voyages dans les païs les plus éloignés pour conférer avec les généraux les plus ſavans, & les vieux guerriers. Il poſſédoit outre les qualités militaires des vertus bien plus eſtimables, l'équité la plus exacte, une généroſité éclairée & toujours bienfaiſante. Ses gains ſur l'ennemi ne furent jamais employés qu'à la rançon de ſes citoyens priſonniers ; la vie la plus dure, une averſion toujours conſtante du luxe & de la volupté, heureux fruit d'une éducation mâle & vi-

goureuſe, ſans laquelle il n'eſt point de grands hommes. Son nom ſera éternellement en vénération chez tous les hiſtoriens.

Quel ſpectacle plus grand, plus étonnant, plus héroïque peut offrir la ſcène Pittoreſque que le beau conflit de généroſité entre Themiſtocle fameux général Athénien & Xercès Roi de Perſe dont il avoit été auparavant vainqueur & reſté l'ennemi le plus odieux! Xercès ne reſpire que vengeance contre lui, & contre tous les Grecs. Il ordonne à ſes ſujets de chercher par-tout Themiſtocle, & jure qu'il ne mettra point de bornes à la récompenſe de celui qui le lui livrera. Dans le moment qu'éclate ſon plus violent courroux de n'être point encore obéi, Themiſtocle perce la foule, paroît devant Xercès aſſis ſur ſon trône, & lui dit qu'il

va lui livrer l'objet de sa vengeance ou de sa clémence; le voilà dit-il en se nommant. Xercès étourdi, frappé d'un si grand courage dans son ennemi, descend de son trône, l'embrasse, lui jure son amitié, le comble de ses bienfaits & des plus grands honneurs, enfin lui donne le sceptre de Général de son armée contre les Grecs, & se retire. Themistocle le suit, met à ses pieds les marques de sa dignité, le conjure de reprendre sa haine, & qu'il en craint moins les effets, que l'horreur de combattre contre sa patrie. Xercès irrité ne lui donne qu'un jour pour choisir ou les plus affreux supplices, ou de jurer sur les autels de servir sa haine contre les Grecs. Dans l'horrible alternative d'être traitre envers sa patrie, ou ingrat envers son généreux bienfaiteur, Themistocle court chez ses enfans, leur

déclare son état & son projet, le seul qui puisse sauver sa grande ame du crime d'ingratitude ou d'une horrible trahison. Ils en fremissent. C'est d'emporter chez les morts sa gloire sans aucune tache, & de s'oter la vie au pied de l'autel où le roi attend ses sermens. Il quitte sa famille & y vole. Il verse en présence de Xercès du poison dans la coupe; prêt à le boire, Xercès lui l'arrache, l'embrasse, lui rend pour toujours son amitié & jure sur ce même autel en faveur de ce héros une éternelle paix avec les Grecs. Que d'heureux instans à choisir dans ces événemens pour un peintre qui pense avec dignité! Le célébre Métastasio en a fait une Tragédie admirable, pourquoi nos peintres n'auroient-ils pas le courage & l'élévation des poëtes? Veulent-ils donc ramper éternellement

dans les puérilités de la Fable ? ou verront-ils toujours avec complaisance leur génie enfermé dans un petit cercle d'idées froides, vulgaires, usées, sans essayer d'élever leurs pinceaux jusqu'à ravir nos ames, & immortaliser leurs ouvrages par de si magnifiques sujets ?

Croit-on que le pinceau ait épuisé tous les traits merveilleux de l'histoire d'Alexandre ? il en est encore une infinité qui méritent d'être exposés utilement à nos regards. N'admirera-t'on pas ses sentimens de justice & de discernement, lorsqu'il éleve malgré lui un vil jardinier sur le trône, dès qu'il connoît la naissance, les malheurs & les vertus d'Abdolonime ?

Il chasse de son camp avec la plus grande ignominie la femme de Spitamènes qui lui apporte la tête de son mari

traître, parjure, & le plus cruel ennemi d'Alexandre, pour donner l'exemple de son horreur pour le parricide & la trahison, malgré tous les avantages qu'il en reçoit.

Laissera-t'on dans l'oubli son excès de bonté & d'humanité envers un de ses soldats expirant de froid après une longue marche? Il le fait porter dans sa tente, lui céde son siége & par les secours les plus actifs le rappelle à la vie.

Avec quel courage il souffre la douleur la plus insupportable! Une soif ardente le dévore, on lui offre un vase d'eau pour l'éteindre, il la refuse, dès qu'il la sait destinée à rendre la vie à quelques enfans des soldats de son armée. Combien d'autres actions de ce héros dignes d'une éternelle mémoire & d'être exposées au plus grand jour,

ſe trouvent dans Plutarque, Diodore, Polybe, Pline, Sénèque, Valere-Maxime, Tite-Live, Quinte-Curce, &c.

Avant de finir l'ébauche de quelques traits des grands hommes de l'hiſtoire ancienne, je pourrois vous parler de ceux qui ont protégé les arts dans la Gréce, ou plutôt qui les ont créés. On pourroit les repréſenter utilement pour l'encouragement & le progrès des nôtres. Un Ctéſiphon qui éleve ce ſuperbe temple à Ephèſe mis au nombre des ſept merveilles de l'univers. La reine Semiramis qui fait bâtir ces murs merveilleux de Babilone, & dont le fameux le Clerc a fait une eſtampe d'une ſi belle compoſition. Un Periclés qui tire les Athéniens de la barbarie, & leur inſpire le goût le plus excellent pour tous les arts. Athénes rendue par ſes ſoins la plus ſomptueuſe ville du

monde, & les monumens admirables qu'il fit conſtruire ſous ſon regne, entr'autres le fameux Parthenon, ou temple de Minerve, c'eſt où fut placée la ſtatue incomparable de cette Déeſſe par Phidias le plus grand ſculpteur de l'antiquité, & auteur du célébre Jupiter Olympien. Une Artemiſe qui fait élever à la mémoire de ſon mari Mauſole le plus magnifique tombeau qui ait jamais été imaginé. (1) La ville d'Alexandrie bâtie par Alexandre ſur les deſſins du fameux architecte Dinocrate, & ſon temple ſi renommé de Jupiter Olympien. Il fait venir Coſſutius citoyen

(1) L'on m'a aſſuré qu'un de nos Académiciens très-diſtingué par ſa naiſſance, & plus encore par ſes vaſtes connoiſſances dans l'Antiquité, par ſon amour & ſes talens pour les beaux Arts, travaille à nous donner le plan & la forme exacte de cet admirable monument, avec les explications néceſſaires pour ſon intelligence. Dès qu'il paroîtra j'aurai l'attention de vous l'envoyer.

Romain pour exécuter ce ſuperbe édifice. Une infinité d'autres monumens célébres dans l'ancienne Gréce pourroient former des tableaux agréables, & utiles aux beaux arts & à ceux qui ont l'intendance de nos édifices publics, en repréſentant en même-tems les Rois & les Reines qui ſe ſont immortaliſés par leurs conſtructions. Mais il ſeroit alors abſolument néceſſaire de mettre au bas des inſcriptions pour en expoſer le ſujet.

Dans cette legere idée des grandes actions ſi honorables à la Gréce & dignes d'être rappellées à nos yeux, l'on n'a parlé que de celles de quelques hommes illuſtres dans l'hiſtoire profane. Mais quelle foule d'événemens mémorables nous preſente l'hiſtoire ſacrée, que leur grand nombre ne permet pas ſeulement d'effleurer ! & qui

nous étant tout autrement importans, nous ſont auſſi beaucoup plus familiers! Outre les merveilles arrivées ſous les Patriarches, les Prophétes, les Juges, les Rois, les ſouverains Sacrificateurs qui ont gouverné le peuple de Dieu, combien de faits illuſtres dans tous les Rois de l'Aſie liés avec les hébreux & ceux de la Judée, & qui ont même été prédits par les Prophétes! Les Antiochus, les Ptolomées, les Pharaon, Mitrhidate le légiſlateur des Parthes, Judas-Machabée, & pluſieurs autres!

Si nous venons enfin à ce célébre Empire qui avoit mis ſous ſes fers tous les Empires de la terre, Egiptiens, Aſſiriens, Médes, Parthes, Babiloniens, Perſans, Macédoniens, Carthaginois, &c. ſoumis l'Aſie, la Gréce, l'Orient, l'Occident enfin tout l'univers, quels tems verrons-nous plus

fertiles en merveilles, plus riches en grands exemples de toutes les vertus humaines que les beaux siécles du formidable Empire des Romains ? Où trouvera-t'on dans aucun autre peuple une politique aussi profonde jusqu'alors inconnue & aussi constante dans ses grandes maximes ? Une pauvreté volontaire & honorable, infatigables dans leurs travaux, sobres jusqu'à l'excès, l'opulence mépriſée, la molleſſe & l'oiſiveté en opprobre. Pompe & magnificence inouie & incroyable en public, ſimplicité & économie dans le particulier, ſeverité inexorable dans la diſcipline, ſecret impénétrable dans les conſeils, vainqueurs ſans cruauté, généreux & bienfaiſans envers les vaincus, une ambition noble & élevée qui ne vouloit être commandée que par les loix. Enfin

un amour pour la gloire de la Patrie plus fort que le ſang & la nature ; il eſt vrai que chaque particulier ayant part au gouvernement, la bonne conſtitution de l'Etat devenoit ſon bien propre, & ſon intérêt perſonnel.

Voilà un foible crayon des ſources de la grandeur des Romains & les principaux motifs de leurs actions éclatantes. Tout peintre & tout poëte qui veut en former des tableaux, doit ſe pénétrer de leur eſprit & de leurs maximes pour échauffer ſon génie, l'élever, & égaler s'il eſt poſſible la hauteur de leurs faits par celle de ſes expreſſions. La grandeur du nombre fait l'embarras du choix. Voici quelques-uns des plus frappants.

Un Brutus qui condamne ſes deux fils à périr pour avoir appuyé la tirannie de leurs Rois, & les immole

à la liberté de sa patrie.

Vetturie, cette courageuse Romaine, perce jusqu'au camp de Coriolan son mari prêt à porter la désolation dans Rome, fait tomber par ses sanglots les armes des ses mains, change en remords la ferocité de ses projets, & lui fait abandonner le siége de cette capitale.

Le jeune Décius se dévoüe volontairement aux Dieux infernaux dans la célébre bataille contre les Samnites & les Gaulois, & fait remporter par sa mort la victoire aux Romains.

Pyrrhus appellé par les Tarentins pour les défendre dans la guerre terrible dont Rome les menaçoit, persuade à cette nation voluptueuse le changement entier de leurs mœurs pour se rendre redoutables aux Romains. Ils chassent leurs cuisiniers, leurs histrions, leurs assemblées de Nouvellistes & de

gens oisifs, ce peuple amolli & efféminé par la volupté devient une nation terrible dans la guerre par l'éloquence & les exemples d'un seul homme.

Que ne peut-on mettre en action & dans un tableau le caractere de Fabricius, & la réponse admirable de ce consul le plus Romain de tous les Romains au Roi d'Epire ! Quel modele de vertu, de probité, de modération, de simplicité, de désintéressement ! Il aime, il respecte en lui une pauvreté qui lui éleve l'ame jusqu'à l'orgueil quand il compare la dignité & le courage de ses sentimens avec la bassesse de ceux de ses compatriotes noyés & abrutis dans l'opulence.

Avec quelle force le pinceau pourroit nous tracer l'ame sublime de Regulus, ce héros du Paganisme, ce martir volontaire de la fidélité à sa pa-

role ! Quel ſpectateur ne ſeroit touché des ſupplices horribles que lui font endurer les Carthaginois ! Un ſeul mot pouvoit les lui épargner, & le faire reſter à Rome dans les bras de ſa famille, s'il n'eut pas eſtimé la vie infame après avoir manqué à ſon ſerment.

N'eſt-ce pas encore un beau ſpectacle de voir Curtius ce chevalier Romain chargé de toutes ſes armures de guerre, monté ſur un cheval ſuperbement harnaché, courir à une mort certaine, & ſe précipiter dans un gouffre pour ſauver ſes concitoyens & ſatisfaire à la réponſe des devins, en eſtimant la valeur & les armes le bien le plus précieux de Rome ?

Un trait bien remarquable dans leur hiſtoire, & que nous devons à Tite-Live, eſt celui d'une Dame leur priſonniere nommée Chiomare femme

d'Ortiagon Prince des Gaulois & d'une grande beauté. Le Centurion qui l'a sous sa garde, tente en vain de la séduire par l'offre qui lui fait de sa liberté si elle veut se rendre à ses désirs, cette Princesse l'écoute avec mépris, il employe la force & assouvit sa passion. Mais ce lâche soldat aussi intéressé que brutal, également avide de son bien & de son deshonneur, loin de tenir sa parole, exige d'elle une rançon considérable, lui permet d'envoyer chez ses parens pour la recevoir, & convient du lieu où elle sera payée. La somme arrive, & pendant que l'avare Centurion s'amuse à peser l'or, elle fait signe à ses parens de tomber sur lui & de s'en saisir. Alors cette courageuse captive, ardente à venger son injure, prend une épée, lui tranche elle-même la tête, la cache sous sa robe, & court

court chez ſon mari. Avant de l'embraſſer elle jette cette tête à ſes pieds, & lui déclare l'outrage & la vengeance. Ortiagon frappé de ſa vertu & plus encore de la grandeur de ſon courage, l'embraſſe avec autant de reſpect que de tendreſſe. Le bruit de cette action vole chez les Romains & les Gaulois, & attire à cette héroïne la viſite des chefs & du peuple, & l'admiration générale. Plutarque l'a immortaliſée dans ſon traité des vertus, en la plaçant au rang des Héros.

Je vais oppoſer à cet événement ſingulier, une action admirable de Scipion qui en fera le contraſte. Quoiqu'elle ſoit fort connue & repréſentée dans pluſieurs tableaux, c'eſt un ſi bel exemple de ſageſſe & de modération dans un jeune Prince maître abſolu de ſes volontés, qu'elle ne ſauroit

être trop souvent rappellée à nos yeux.

Après la prise de Carthage-la-neuve par Scipion, il donna tous ses soins au bon traitement des prisonniers parmi lesquels on lui amena une jeune personne extrêmement belle, & sur le point d'être mariée à un Prince des Celtibériens nommé Allucius. Scipion l'envoye chercher avec les parens de la fille. Il prend en particulier ce jeune seigneur, lui dit qu'il sait sa passion pour cette rare beauté, qu'il se met à sa place, & conçoit la vivacité de ses inquiétudes en cette occasion. Il l'assure que l'on a eu pour elle les mêmes égards qu'elle auroit trouvé chez son pere, & qu'il ne l'a retenue que pour avoir le plaisir de la lui donner de sa main. Il ajoute que toute la reconnoissance qu'il exige de ce bienfait, c'est d'accorder son amitié au peuple Ro-

main, comme au peuple de l'univers le plus digne de l'amour & de l'eſtime de toutes les nations vertueuſes. Allucius pénétré baiſoit les mains de ce grand général pendant tout ſon diſcours que j'abrége beaucoup. Le pere & la mere de la jeune perſonne arrivent avec une groſſe rançon, Scipion la refuſe, ils inſiſtent, & le conjurent à genoux & avec les plus fortes inſtances de recevoir cette ſomme non comme ſa rançon, mais comme le prix de leur reconnoiſſance. Scipion ſe rend, l'accepte, & après leur départ la fait porter au jeune Prince avec ces mots, dites lui *que c'eſt un preſent de nôces que Scipion lui envoye, & qu'il le prie de joindre à la dot de ſa femme.* Eſt-il étonnant que de tels vainqueurs ſe ſoient fait adorer des nations les plus féroces, & ſoumis tout l'univers ?

Quel peuple n'a du regarder comme des Dieux, des hommes si semblables à la Divinité par l'effusion & l'abondance de leurs bienfaits ! O privilége inestimable des Grands & des Rois que celui de faire des heureux ! Combien tous leurs autres avantages sont mépriſables auprès de celui-ci ! Quoique cette belle action ait été mise en œuvre par plusieurs grands peintres, elle n'a point été rendue à mon gré. Il y a un si grand nombre de beaux momens à y choisir, qu'ils laissent encore aux hommes de génie une infinité de sentimens à peindre qui auront le mérite de la nouveauté.

Annibal, ce général accompli, combien ses grandes actions & ses excellentes qualités bien représentées serviroient-elles à former nos jeunes françois dans la profession des armes. Non

seulement il a été le plus savant, le plus infatigable, & le plus adroit capitaine qui ait jamais existé, mais encore un des plus grands hommes en tous les genres. Son vaste génie embrassoit ~~tous~~ les talens supérieurs ~~de tous les~~ autres états. Politique, magistrature, finances, discipline militaire, ruses de guerre, &c. Aussi les plus grands généraux Romains n'ont-ils jamais eu d'ennemi si redoutable & si digne d'eux. A l'âge de neuf ans il jura sur les sacrés autels la haine la plus irréconciliable pour Rome, & sans son imprudent repos à Capoue après sa victoire de Cannes, le Capitole & cette ville aux pieds de laquelle on a vû tomber tout l'univers, n'eut été qu'un affreux bucher & un amas de cendres. Au sujet de son séjour à Capoue voici un trait qui pourroit faire un beau

ſpectacle en tableau, & que nous devons encore à Tite-Live.

Annibal étoit logé chez Calavius un des plus riches de la ville, & qui avoit engagé Capoue dans les intérêts d'Annibal. Calavius y fait venir ſon fils Pérola d'auprès de Décius-Magius étroitement lié aux Romains contre Annibal, & Pérola entierement oppoſé aux ſentiments de ſon pere, conſervoit pour ce héros une haine effroyable. Annibal l'apprend, lui pardonne à la priere de Calavius ſon pere & ſon hôte, & l'invite à un magnifique feſtin où la joie fut exceſſive. Pérola n'y prend point de part. Calavius ſort pendant le repas, ſon fils le ſuit dans le jardin, le tire à l'écart, & lui dit, Je vais venger les Romains & vous-même qui les trahiſſez ſi lâchement en donnant azile à leur plus mortel ennemi. A l'inſtant il

ouvre sa robe & tirant un poignard ; voilà, dit-il, le vengeur de Rome & le vôtre. Calavius effrayé tombe à ses pieds, ah mon fils, s'écrie-t'il, si jamais la voix de la nature & celle des sermens les plus sacrés par lesquels je suis lié à Annibal ont eu quelque pouvoir sur les cœurs les plus barbares, frémissez d'un si horrible attentat qui viole en un instant tous les droits de la nature de la foi, & de l'hospitalité, & va coûter la vie à vous & à votre pere. Esperez-vous de glacer tous les bras qui l'environnent & de n'être pas à l'instant la victime de votre fureur ? Mais quand il n'auroit que moi de défenseur, je vais lui servir de barriere, & vos coups ne le perceront qu'au travers du corps de votre pere. Mon fils encore une fois quittez un dessein si imprudent & si barbare. J'ai obtenu votre grace de ce

héros, c'eſt par cette grace que je vous demande la mienne, je vous en conjure par vos genoux que j'embraſſe, par le jour que vous me devez, ſauvez votre vie & la mienne. Pérola s'ébranle, Calavius redouble, il céde enfin & dit Chere & malheureuſe patrie, reçois ce fer deſtiné pour ta défenſe & qu'un pere m'arrache des mains. Pérola jette ſon poignard par deſſus les murailles du jardin & rentre dans la ſalle avec Calavius où étoient encore Annibal & les conviés.

Que de beaux momens à ſaiſir dans ce trait d'hiſtoire pour un peintre d'intérêt ! En eſt-il de plus touchant pour le ſpectateur de voir un pere aux genoux de ſon fils, leurs larmes de part & d'autre, & Pérola ſon poignard à la main ou le jettant en l'air ! On placeroit ces deux figures ſur le devant, & le

fond préſenteroit Annibal à table avec toute ſa Cour.

Pourquoi l'eſpace borné d'une lettre ne me permet-il pas, mon cher Monſieur, de vous rappeller un plus grand nombre de ſujets de cette merveilleuſe hiſtoire ſi digne du pinceau de nos Apelles ? Mithridate ce vaillant ennemi ſi redoutable aux Romains, encourageant ſes fils à leur ruine. Combien de traits élevés & frappans dans l'hiſtoire de Catilina ? Son horrible ſerment & celui des conjurés ſcellé par le breuvage du ſang humain. La force, l'intrépidité, l'éloquence, l'amour de la patrie dans Ciceron, lorſqu'il l'accuſe en plein Senat & en ſa preſence. Que de faits illuſtres dans Jules-Céſar auſſi grand écrivain que général profond & incomparable. Sa jeuneſſe occupe déja la renommée & annonce ſa grandeur fu-

ture. Ses larmes à la vue du portrait d'Alexandre & de ſes conquêtes. L'importance de ſes victoires, le nombre & l'étendue de ſes conquêtes, en Aſie, en Afrique & dans toute l'Europe. Son bâton de commandant jetté au-delà du Rubicon avant de le franchir, en diſant *Jacta eſt alea.* Sa défaite de Pompée à la bataille de Pharſale, Cornelie s'animant à la vengeance de ſon époux victime de Céſar en parlant à ſes cendres. Enfin la mort tragique & affreuſe de ce grand Empereur lachement aſſaſſiné en plein ſenat. Combien de nouveaux traits & admirables dans l'hiſtoire des douze Céſars que nous a laiſſé Suetone! Dans celle des Empereurs chrétiens! Un Conſtantin victorieux par l'étendard de la Croix. Un Théodoſe pénitent aux pieds d'Ambroiſe. Un Charlemagne l'honneur des François, la gloire & le

ſalut de l'Empire. Un St. Louis rendant lui-même ſous un chêne la juſtice à ſes ſujets. Les Anglois la terreur de la France chaſſés ſous Charles VII. par la valeur incroyable d'une ſeule fille. François I. toujours brave vainqueur, vaincu, ou priſonnier. Armé chevalier par l'illuſtre Bayard. Quels faits de bravoure & de juſtice à expoſer dans ce dernier, ſa mort glorieuſe & ſes dernieres paroles au Prince de Bourbon !

Il eſt bien tems, Monſieur, de m'arrêter, je ſens tout l'ennui que vous a du cauſer mon indiſcrétion, mais mon zéle m'a emporté. L'envie de vous prouver combien le grand nombre & la beauté de nos ſujets d'hiſtoires doit avilir les indécentes & ridicules imaginations de la Fable, m'a jetté dans un détail qui vous aura peut-être paru dé-

placé. Ne cherchez aucun ordre des tems dans l'arrangement des faits que je vous ai exposés, ni d'agrément dans le stile, je vous ai cité ces exemples à mesure que le hazard les a dictés à ma plume.

Avant d'examiner les autres tableaux, vous aurez encore une digression à essuyer, mais trop importante à mon sens pour vous en faire grace.

En invitant les Peintres d'exercer leurs talens sur nos beaux sujets d'histoire, je leur ai conseillé de ne point revenir stérilement sur ceux qui ont déja été choisis plus d'une fois par les grands maîtres, & de préférer ceux qui avec l'avantage du pathétique & de l'intéressant, auront encore celui de la nouveauté. J'y ai cependant prévu un inconvénient auquel je vais proposer un reméde. La plupart des sujets

neufs & ſinguliers ſeront ignorés du grand nombre des ſpectateurs peu familiers avec l'hiſtoire, dans ce tems où l'on ne lit preſque plus (je parle du plus grand nombre) que des brochures, des hiſtoriettes galantes, & des Dictionnaires. Ces ſujets ſeront donc pour eux des énigmes inexplicables, défaut auſſi grand en Peinture que celui des allégories des tableaux de Rubens, ingénieuſes à la vérité, mais enveloppées de façon que l'on en cherche très-ſouvent le ſens inutilement. Les Eſtampes ~~à la vérité~~ gravées d'après ſes tableaux y ont ſuppléé par les explications écrites au bas qui les ont dévoilées. Mais comme il eſt beaucoup de Tableaux qui ne ſont point gravés & qui ne le ſeront jamais, leur obſcurité pourra durer autant qu'eux. Le plus ſur moyen pour lever ce voile qui

nous cache un des plus grands agrémens des tableaux hiſtoriques, c'eſt de renouveller l'ancien uſage dans la renaiſſance de la Peinture & qui ſe pratique encore dans les ſujets d'hiſtoire exécutés dans les tapiſſeries, c'eſt, dis-je, de placer un cartouche dans le bas du tableau où ſera écrit ſur un fond très-clair, & en caracteres noirs, le ſujet que le peintre a choiſi. On peut encore placer ce cartouche au milieu de la bordure ſur un fond jaune, clair, ou doré très-pâle & jamais argenté, parce que ce dernier noircit infailliblement. On voit ce défaut dans les bordures des tableaux des chef-d'œuvres de l'académie de Peinture. Celui du Sr. *Vien* par exemple qui a été expoſé au dernier ſallon, qui auroit pu en pénétrer le ſujet ſans le livre ? & lorſqu'il ſera placé à demeure dans une

égliſe, ceux qui en ſont inſtruits aujourd'hui, n'y étant plus dans trente ou quarante ans qui pourra l'enſeigner aux ſpectateurs ? Il eſt donc très-important aux Peintres de mettre au bas de leurs tableaux l'explication de leurs ſujets hiſtoriques qui ne ſauroit être trop ſerrée. Je vais propoſer celle-ci comme un exemple pour mettre au bas du tableau dont je viens de parler, elle ne ſauroit être plus courte. *St. Lazare, St. Maximin, les Stes. Marthe & Marie Madeleine forcés par les Romains de quitter Jéruſalem, & d'être expoſés ſur un bâtiment ſans voiles ni rames.* J'en dis de même des tableaux du Sr. Vanlo dans le chœur des Petits Peres repréſentans différentes circonſtances de la vie de St. Auguſtin, que l'on ne devinera point ſans inſcriptions. On a eu cette attention aux tableaux du chœur des

grands Auguſtins, & à ceux de la gallerie de Verſailles. Je crois ces explications également néceſſaires dans les tableaux de cabinet, dès qu'ils offriront des ſujets d'hiſtoire peu connus. Celui du Breugle du Cabinet du Roi expoſé au Luxembourg eſt un exemple bien récent des inconvéniens de cette omiſſion. Il repréſente la fameuſe bataille de Godefroi de Bouillon contre le Soudan d'Egypte en 1099. On avoit dit dans l'explication imprimée de ces tableaux, qu'il repréſentoit la défaite de Darius par Alexandre près d'Arbelles, ce qui faiſoit un Anacroniſme de plus de 13 à 1400 ans, j'en donnai le vrai ſujet dans la ſeconde Edition de ce petit livre.

Vous aurez la bonté de me dire, Monſieur, ce que vous penſez ſur ce que je viens de vous propoſer & que j'eſtime

j'eſtime abſolument néceſſaire ; envoyez-moi vos objections, mais aſſés fortes pour balancer au moins les avantages de mon opinion. Un des plus grands à mon ſens, c'eſt l'épargne du tems perdu à fatiguer ſa mémoire, ſouvent ſans ſuccès, pour déchiffrer ces emblêmes. L'amour propre en ce moment, un peu mortifié de ſe voir convaincu d'ignorance, inſpire néceſſairement du dégoût pour l'ouvrage, & ſouvent une critique injuſte, & de mauvaiſe humeur. Il n'en ſera pas de même dès que l'on pourra s'en inſtruire, les premiers regards ſe porteront ſur l'explication du ſujet, après quoi l'on examinera ſi le peintre l'a bien rempli, ſi le premier coup d'œil eſt ſatisfait de l'enſemble & de l'harmonie. On paſſe enſuite aux détails, on remarque ce qui flatte le plus notre goût,

& ce qui le bleſſe. Si les caracteres, les Epiſodes, les expreſſions ſont liées à l'action principale, & nous affectent l'ame des paſſions que le peintre a voulu repréſenter. Voilà ce qui ſe paſſera ſurement chez le Spectateur, ſi cet uſage peut être établi. Vous me direz que l'amour propre des ſavans en ſera peut-être offenſé, qu'ils tourneront en ridicule une pratique qui ſemblera inſulter leurs connoiſſances & leur pénétration, que c'eſt à eux ſeuls qu'il appartient de dévoiler ces miſtéres hiſtoriques & nullement au vulgaire ignorant. Ne croyez pas, Monſieur, que j'aye imaginé cette impertinente objection, je vous la rends exactement comme je l'ai ouie. Mais ne fut-ce que pour humilier l'orgueil des ces hommes ſi enflés de leur ſavoir, je ſerois ravi du ſuccès de l'expédient que je vous propoſe.

Je souhaiterois fort qu'on en usât de même à l'égard des Portraits des hommes illustres par leurs écrits, ou par leurs actions distinguées, ou par leurs services rendus à l'Etat. Ce ne seroit point sur le portrait même que leurs noms seroient écrits, comme on le faisoit anciennement avec leur âge, mais derriere la toile avec le nom du peintre. Il n'est personne qui ne désire ardemment de voir les traits & la phisionomie d'un excellent citoyen, d'un grand écrivain, ou d'un personnage célébre par ses faits. C'est ce désir qui a fait rechercher avec tant de soins les portraits de nos grands hommes. Il nous en manque encore beaucoup soit dans les sciences, soit dans les arts, & même la plus grande partie de ceux que l'on a gravés sont de l'invention du peintre ou du graveur.

Par le défaut de cette précaution, ils ont pu paſſer ſous nos yeux ſans les connoître & périr enſuite dans la pouſſiere. Combien ai-je vu de portraits chez les marchands ou à des Inventaires dont on admiroit le pinceau, & que l'on reconnoiſſoit même pour l'ouvrage d'un excellent peintre, mais que l'on abandonnoit par l'ignorance du nom de l'original.

Lorſque la peinture ſortit du tombeau où elle avoit été enſevelie pendant tant de ſiécles, & qu'elle reſſuſcita en Italie, & enſuite en France & dans les Païs-bas, ſes productions, comme celles de tous les arts au berceau, porterent long-tems l'empreinte de l'ignorance & de la barbarie. Les perſonnages étoient ſi difformes, le deſſin ſi vicieux & ſi choquant, leur poſition ſi oppoſée à la nature & à la

vérité, qu'on ne peut aujourd'hui les fixer sans horreur. Leurs visages tout contrefaits, ayant à peine une forme humaine, étoient bien éloignés de rien exprimer, aussi leurs auteurs peignoient des rouleaux sortant de leur bouche sur lesquels ils écrivoient des paroles telles que leur grossiere raison les leur dictoit. Ces tableaux étoient presque tous bornés à des sujets stupides de dévotion, & leurs tapisseries à des romans barbares, à des chasses, ou aux travaux de la campagne. Sur quoi je remarquerai en passant que l'ancienneté des tapisseries qui nous restent, surpasse de beaucoup celle des tableaux. Il en existe encore de 5 & 600 ans, aussi sont-elles d'un goût infiniment plus barbare. Non-seulement on y inscrivoit les sujets, mais encore les noms à côté de chaque personnage.

L'horrible difformité du deſſin dans les figures, dans les animaux & dans les plantes, y eſt portée à un excès dont on ne croiroit pas l'homme capable, à moins de ſuppoſer que la nature qu'ils avoient alors devant les yeux, étoit entierement différente de celle d'aujourd'hui.

Cependant malgré l'épaiſſeur de la nuit où la raiſon étoit alors plongée, ce qui m'a paru le plus ſenſé dans pluſieurs de leurs tableaux, c'étoit d'y repréſenter des momens différens de celui qui en fait le ſujet principal. J'ai vu un tableau très-ancien peint ſur bois dont une Nativité faiſoit le ſujet & qui étoit placée ſur le devant, & dans d'autres endroits du tableau on voyoit en figures plus petites, & dans divers éloignemens, quoique ſans regles de perſpective qui leur étoient alors incon-

nues, une adoration des Rois, une fuite en Egipte, & un massacre des Innocens. L'unité d'action principale à laquelle on s'est assujetti dans le pittoresque avec autant de sévérité que dans le Drammatique, a banni de nos tableaux cette licence qui n'étoit pas sans avantages. On pourra voir dans l'Eglise du Temple à la chapelle de St. Pantaleon, les différentes circonstances de sa vie & de son martire ainsi exprimées dans le tableau de l'Autel.

Je croyois vous avoir parlé le premier de l'indispensable nécessité de ces courtes explications au bas de tous nos tableaux historiques dont les sujets sont peu connus, mais j'ai sçu depuis que M. l'abbé du Bos les avoit déja conseillées dans ses Réflexions sur la Poësie & la Peinture. Je suis ravi de m'être rencontré avec un homme de beaucoup

d'esprit & d'une érudition profonde, dont j'ai lu l'ouvrage il y a dix à douze ans avec un grand plaisir. Il est plein de choses excellentes, mais beaucoup trop diffus ; il eut du réduire ses trois volumes à deux, il auroit supprimé plusieurs articles inutiles, ou peu intéressans, & où il perd beaucoup de tems à établir des opinions reçues de tout le monde. Il auroit encore pu nous épargner un grand nombre de réflexions minces, entortillées, mal exprimées, & qui même bien rendües n'en auroient pas plus de valeur.

J'apprends encore que M. de Boze cet Académicien si célébre dans toute l'Europe, & qui a rendu à l'Académie des Belles-lettres de Paris des services si importans, étoit du même sentiment, & souhaittoit que l'on mît aux tableaux comme aux médailles une légende qui

nous servit d'instruction sur leurs sujets.

Je reviens enfin à mon sujet, dont je m'écarte souvent pour vous sauver l'ennui de l'uniformité, & la pesanteur des Dissertations. D'ailleurs vous savez, mon cher Monsieur, le privilége des lettres d'amitié, qui n'ont point de marche réguliere pour mieux imiter la liberté & les hors de propos de nos aimables conversations.

Je vous parlois des Tableaux d'histoire exposés, j'avois déja légèrement examiné ceux du grand volume, & j'en étois à ceux de moyenne grandeur. L'auteur de la feste nuptiale villageoise a encore exposé un tableau d'histoire beaucoup moins grand dont le sujet est tiré de l'Iliade. Achille part pour aller venger la mort de Patrocle son ami, & charge sa mere Thetis du soin de ses

obſéques les plus ſuperbes qui euſſent encore été faites. Ce moment ne pouvoit jamais être intéreſſant. Eſt-il rien de ſi froid que des recommandations ? Il falloit donc nous repréſenter ou la vengeance terrible qu'Achille exerça ſur Hector auteur de la mort de Patrocle, ou la magnificence de ſes funérailles & du bucher qu'on lui éleva, ſur lequel après avoir jetté un grand nombre de victimes, on y immmola douze jeunes troyens. D'ailleurs la figure de Thetis eſt dans une ſituation trop perpendiculaire & trop roide, ce qui la fait parfaitement reſſembler à celle où l'on peint ordinairement la Déeſſe de la Fortune poſée ſur ſon globe avec une voile enflée par le vent de l'inconſtance. Il y a eu encore du même auteur deux autres tableaux de la petite grandeur & du plus petit genre, où il y a

beaucoup de vérité & une très-heureuse imitation.

Vous y aurez vu sans doute un tableau du Sr. Dandré Bardon qui s'est déja distingué par ses ouvrages dans les sallons précédens. Celui-ci représente les derniers momens de la vie de Socrate terminée par le poison. Il est environné de ses amis qu'il instruit de sa sage philosophie, & de ses sentimens sublimes sur la vertu & la certitude d'une autre vie. Ce sujet est moral & bien choisi, mais la principale figure n'étant point susceptible d'action ni de mouvement, il en falloit jetter dans celles qui l'accompagnent. Ce tableau peut encore être mis au nombre de ceux qui exigent nécessairement des inscriptions, puisque sans celle du livre personne n'en auroit deviné le sujet.

Je penſe bien, Monſieur, que vous n'aurez pas vu indifféremment les tableaux du Sr. Chardin. Nous nous ſommes ſouvent entretenus du mérite original de ce Peintre. Il eſt certain qu'il joint au talent particulier de voir dans la nature des naïvetés & des fineſſes qu'elle cache aux autres, celui de les rendre avec une vérité d'illuſion qui paroît toujours neuve, & qui attache indépendamment de la médiocrité du ſujet. J'eſtime beaucoup ſon intelligence dans les jets de lumiere ſur tous les objets qui occupent le lieu de la ſcène, & qui ſans être violente comme celle des flambeaux, les éclaire dans un ton neuf & extrémement vrai. On a admiré la bouderie & l'ennui de la petite fille à qui l'on fait réciter ſa leçon. Les caracteres de la maîtreſſe & de l'écoliere ſont bien pris dans la na-

ture. Son aveugle mendiant n'eſt point inférieur aux autres. On a ſeulement remarqué qu'il fait marcher l'aveugle, & repoſer le chien. Ce petit défaut d'attention n'ôte rien à la beauté du tableau. Son jeune homme qui deſſine d'après la boſſe, a eu beaucoup d'éloges, quoique ſes jambes & celles de ſon camarade de bout derriere lui, ayent paru un peu longues, & la figure qu'il copie n'être qu'ébauchée. Bien des perſonnes ont remarqué de l'affoibliſſement dans les touches de ſon pinceau ordinairement fermes & hardies, quelques-unes ont été trouvées laches, molles, & moins fines, ſur-tout dans ſon deſſinateur, & ſa petite fille.

Ce ſeroit vous ennuyer, mon cher Monſieur, que de vous faire un détail plus étendu des autres tableaux qui méritent des éloges. Tels que celui du ſié-

ge de Mons, de plusieurs dessus de porte, & autres tableaux fort agréables du Sr. Hallé. Celui d'Hercule qui fait manger Diomede à ses chevaux par le Sr. *Lorrain*, quoique j'en trouve la fable également horrible & ridicule. On voit encore deux esquisses de lui où il y a beaucoup de feu & de génie. Le Sr. Lorrain a un talent singulier pour la décoration légére & lumineuse des Platfonds. J'en ai vû un de lui dans la maison de M. Castanier rue des Capucins, où il a placé des groupes de figures dans le milieu & dans les angles très-bien dessinées & qui plafonnent, accompagnées de masses de fleurs & de branches légéres, ce qui offre à l'œil la décoration la plus gracieuse & la plus élégante que l'art puisse imaginer; ce genre nouveau semble être porté à son dernier dégré de perfection.

Une guirlande de fleurs très-bien peintes qui fait la bordure du médaillon du Roi en marbre blanc, avec divers sujets, forment un tableau d'une assés jolie composition du Sr. *Bachelier.* Il peint les fleurs & les fruits d'une très-bonne maniere. Celles qu'il a peint en émail sur un plateau de porcelaine, méritent des éloges par l'extrême difficulté de conserver les touches moëlleuses & fondues que l'on y a admire malgré l'action d'un feu violent.

Vous m'avez toujours parlé des marines du Sr. *Vernet* avec admiration, & c'est un hommage bien mérité que tous les spectateurs lui ont rendu. Vous avez été témoin de mes éloges sans mesure à la vue de ses ouvrages, & sur-tout le jour que nous fumes ensemble chez un de mes amis qui en a fait une si ample collection. Le grand nombre qui

fait toujours un peu de tort aux choſes les plus belles, n'avoit rien diminué à mes yeux de leur prix. Quel peintre ! quel ſpectateur de la nature ! avec quel œil il lui dérobe ſes beautés rapides & les plus fugitives ! Avec quels agrémens il nous expoſe les tréſors qu'il lui a enlevés ! Je ne puis mieux faire l'éloge des merveilles dont il enrichit nos cabinets qu'en répétant ceux d'une brochure écrite lorſqu'elles parurent au ſallon pour la premiere fois. » Les marines » du Sr. Vernet provençal ſont une » preuve bien ſenſible qu'aucun genre » dans les arts n'eſt épuiſé pour les » hommes de génie. Une nouvelle na- » ture ſe découvre à leurs yeux. Ce » grand ſpectacle de la Mer, dont la » la majeſté & l'immenſité eſt ſi admi- » rable même dans ſa fureur à tout hom- » me ſenſible ; ſes bâtimens, ſes vaſtes

» lointains,

» lointains, ſes rivages, ſes rochers ;
» tout ſe montre ſous de nouveaux aſ-
» pects à ſes yeux, tout eſt neuf dans
» les imitations & les productions de
» ce pinceau ingénieux. L'état du ſo-
» leil, lorſque dépaiſſes vapeurs s'op-
» poſent à ſa lumiere, ou que la force
» de ſes rayons les percent en un inſ-
» tant, la fureur des tempêtes, l'hor-
» reur des naufrages, les flammes d'une
» incendie, dont la réalité fait frémir
» d'effroi, & dont la ſavante imitation
» nous comble de plaiſir par le charme
» de ſon pinceau, ſes tons ſavans dans
» la variété infinie de ſes rochers, dont
» les formes n'ont rien de ſauvage, ni
» de ces biſarreries qui peuvent être
» vraies, ſans être vrai-ſemblables, ni
» les touches de cette dureté ſi ordi-
» naire aux peintres de ces maſſes ba-
» roques, l'art avec lequel il les fait

» participer des vapeurs du liquide élé-
» ment, ſa ſcience dans la mâture des
» bâtimens remarquée par les plus ha-
» biles marins, & étonnés de ſon at-
» tention à leur faire porter leurs voi-
» les de façon à pouvoir nommer les
» vents qui les font naviguer. Son ex-
» cellente perſpective aërienne, ſon
» adreſſe à ſaiſir & à rendre ce qui
» n'a point de priſe, un atmoſphère
» chargé d'un ſerein & d'une humidité
» inviſible, ou d'un air embraſé dans
» un beau couchant d'été, dont le ſeul aſ-
» pect échauffe les regards. La ſcène de
» ſes devants toujours vivante, toujours
» animée par des figures touchées d'art,
» jamais oiſives, & dont les actions
» amuſent agréablement quand elles ne
» doivent point intéreſſer. Ses feſtes
» Marines galantes, ingénieuſes, em-
» bellies par des danſes d'une légéreté

» & d'une gayété qui enchante. La va-» riété de ſes ports, de ſes môles, de » ſes jettées. » La beauté de ſes hori-ſons & de ſes ciels par le choix heu-reux des accidens dans ſes nuages. La vérité étonnante de ſes clairs de lune & la ſavante diſtribution de ſa pâle lu-miere répandue avec art ſoit ſur les eaux, ou ſur tous les ſujets de ſa ſcè-ne, dans un ton toujours triſte & noc-turne. L'adreſſe avec laquelle il a re-veillé dans ces belles nuits les parties trop obſcures de ſes devans, par des feux allumés, pour les éclairer & va-rier ſes tons de lumiere. Ses païſages agréables, la touche de ſes arbres, & le beau choix de leurs formes. Je ne fi-nirois point ſi je vous rappellois tous les talens qu'il réunit & qui lui donnent aujourd'hui la primauté dans ſon genre ſur tous les peintres de l'Europe. Je

ſouhaite fort qu'ils encouragent les Srs. *Franciſque*, *Poitreau*, *Châtelain*, & les excitent à faire encore de nouvelles découvertes dans le même genre. La nature aura toujours un fond inépuiſable de richeſſes pour qui ſaura les appercevoir, & les lui dérober.

RAITS. Je paſſe à préſent aux Portraits. La fureur du public croît toutes les années pour cette ſorte de tableaux. Le ſallon a été preſque revêtu de ces objets dont il y en a peu d'intéreſſans, ils occupent nos meilleurs pinceaux, & nous privent d'excellens peintres qui ſe diſtingueroient dans la carriere ſuperieure & honorable de l'hiſtoire, & porteroient peut-être notre école à la perfection de celle des beaux jours de l'Italie. Vous me dites, mon cher Monſieur, avoir été rebuté de leur multitude, & vous me demandez raiſon de

ce goût si violent aujourd'hui, & si fort à la mode, que les Portraits sont devenus un spectacle néceſſaire à chaque François. Il ne me sera pas difficile de vous en faire appercevoir la cause qui paroît fort naturelle. Nous naissons tous avec beaucoup d'amour propre, c'est-à-dire avec une excellente opinion de nous-mêmes, & fort au dessus de notre valeur. Cet amour propre, le plus dangereux & le plus assidu de tous nos flatteurs, nous porte à nous admirer sans ceſſe & avec complaisance; mais il ne seroit point satisfait si cette admiration étoit renfermée en nous-mêmes, & s'il ne la trouvoit chez les autres. Il a donc imaginé à cet effet d'étendre & de multiplier, pour ainsi dire, son existence par la répétition de son image, & de nous persuader qu'elle mérite non-seulement les

regards & une attention particuliere du public, mais encore celle de la poſtérité, ſoit par notre état, notre opulence, ou nos talens. C'eſt donc cet orgueil qui nous fait mettre en œuvre avec tant d'avidité le moyen que nous offre la peinture de le ſatisfaire, & à qui nous ſommes redevables de la prodigieuſe multitude de tableaux de cette eſpece.

J'avouerai cependant qu'il eſt pluſieurs Portraits que le public voit toujours avec plaiſir, & qu'il convient même d'offrir à ſes yeux. Tels ſont ceux des bons Rois, des Reines vertueuſes, & de tous nos Souverains humains & bienfaiſans. Ils ne ſauroient être trop multipliés ſur la toile, la pierre, les métaux, les médailles, &c. Quelle ſatisfaction plus ſenſible pour des ſujets qu'ils rendent heureux, &

ſur-tout pour ceux qui ſont éloignés de la capitale, de pouvoir contempler les traits du Prince qui travaille ſans ceſſe à leur bonheur, qu'ils aiment comme leur pere, & qu'ils honorent preſque comme leur Dieu ! Quelle félicité réciproque pour les Rois peres de leurs peuples, lorſqu'ils ſont aſſurés que leurs traits ſont encore gravés plus profondément dans le cœur de leurs ſujets que ſur les marbres & l'airain ! Il eſt encore très-à-propos que les enfans des Rois, & les Princes de leur ſang ſoient les objets de nos regards comme de nos reſpects, & que les héritiers de la Couronne nous faſſent d'avance bénir leur regne par leurs vertus naiſſantes, & féliciter nos neveux de vivre un jour ſous leur domination équitable.

J'en dis autant des Portraits de leurs Miniſtres. J'entends de ceux qui n'abu-

ſent point de leur pouvoir, ſans ambition comme ſans jalouſie, qui zélés pour l'honneur de la nation, & plus encore pour la tranquilité, l'abondance & l'aiſance des peuples, travaillent de toutes leurs forces à leur la procurer. Quel eſt le françois qui ne contemplât encore avec tranſport les traits de Colbert, & ne ſouhaitât que ſa ſtatue fut expoſée, comme chez les Romains, à la vénération publique ?

J'approuve également ceux de ces héros de valeur & d'humanité, de ces généreux défenſeurs de nos frontieres & de nos fortunes, au mépris de leur ſang & de leur vie ; un Turenne, un Villars, un Maréchal de Saxe, qui a ſçu réveiller l'ancienne bravoure de la nation en méritant la confiance de nos troupes par la ſupériorité de ſes lumieres, & qui a porté la terreur & la

vaillance du nom François chés des peuples qui la croïoient éteinte dans la moleſſe & l'inaction d'une longue paix. Avec quelle avidité & quelle ſatisfaction délicieuſe on regardoit ſes traits au Sallon quand ils y parurent la premiere fois couverts des lauriers de la nation ! quels ſentimens d'admiration, de tendreſſe, de reconnoiſſance ils rappellerent dans tous nos cœurs ! on étoit lié à ſon buſte, à ſon portrait, on le dévoroit, on ne pouvoit s'en ſéparer.

Un ſpectacle bien intéreſſant encore pour le public, ce ſont les portraits de ces Magiſtrats intègres & irréprochables ; de ces Miniſtres de la Juſtice, qui tiennent ſa balance dans un équilibre inébranlable aux offres de la Faveur, & à celles de la Fortune encor plus dangereuſes. Quelles images plus chères à tous les bons Sujets que celles de ces hommes invincibles par leur fidelité aux Loix & à leurs Sermens ! Généreux juſqu'à ſacrifier, ſans aucun profit, les doux loiſirs d'une vie tranquile & abondante en commodités, à des fonctions

pénibles & presque toujours ingrates! qui exposent leurs biens, leur liberté, souvent même leurs vies pour être un mur de fer impénetrable aux coups de surprise portés à la réligion, & à la bonté du Prince! de ces défenseurs vigoureux du bonheur des Sujets, & du repos public par le maintien de l'Ordre & des Loix de l'Etat dont ils ont le dépôt sacré, & dont le violement ébranleroit les Trônes, étant le seul solide fondement de la durée des Monarchies! enfin de ces laborieux Citoyens dont un bras est toujours armé du glaive de la Justice pour exterminer le méchant & le scélérat, & l'autre d'une Egide secourable au malheureux indigent, ou sans appui, pour repousser les traits dont l'inhumanité de l'Opulence, ou la toute-puissance du Crédit sont toujours prêts à l'accabler! Quelles fonctions approchent plus l'homme de la divinité! & n'est-ce pas dans ce sens que le Prophète Roi appelle les Juges, des Dieux? *

* Ps. 81. v. 6.

Les Ambaſſadeurs des Cours étrangéres & les nôtres, auſſi bien que tous les Etrangers titrés, attirés par la ſupériorité de nos artiſtes, y figurent encore avec décence.

Admettons auſſi dans ce temple du goût les portraits de nos excellens auteurs, dont les mœurs, le génie, les vaſtes & utiles connoiſſances illuſtrent leur patrie ſoit dans les ſciences, les Belles-lettres, ou les Beaux arts. Ouvrons encore ſes portes aux Dames diſtinguées par l'eſprit, par leurs études & leurs connoiſſances; dont les écrits ſont pleins de décence & de délicateſſe, d'idées neuves, au moins en apparence, juſtes, liées, pleines de feu dans un ſtile ſimple, clair, & ennemi du précieux & de l'entortillé. Celles qui ont ſçu nous intéreſſer, nous attendrir, & nous inſtruire ſur la Scène par des

mœurs & des sentimens nobles, élevés, & finement exprimés, sans jamais quitter le ton du cœur & de la nature, telle est l'auteur de la Comédie de Cénie. De pareils ouvrages honoreront toujours leur sexe & leur siécle ; & la nation chérira leurs portraits.

Mais pour cette foule d'hommes obscurs, sans nom, sans talens, sans réputation, même sans phisionomie ; tous ces êtres qui n'ont de mérite que celui d'exister, ou dont la vue de l'existence n'est due qu'aux erreurs de la fortune ; enfin tous ces personnages géans à leurs propres yeux, & atômes à ceux du public par leur entiere inutilité à l'Etat & aux citoyens, quel droit ont-ils d'y être placés ? Ce peuvent être des peres de famille, me direz-vous, dont les traits consoleront un jour leurs descendans de leur perte,

d'accord, mais que leurs fils expoſent chez eux en bordures ſuperbes ces viſages ſi indifférens aux curieux, ſans embarraſſer le ſallon, & ſans uſurper la place des portraits qui nous intéreſſent, ou des tableaux qui nous amuſent.

Vous vous attendez ſans doute, mon cher Monſieur, à quelques réfléxions de ma part ſur les cauſes de ce grand nombre de portraits des perſonnes du beau ſexe, & que je vous expliquerai les motifs de leur profuſion qui vous a ſi ſouvent étonné, ils ne ſeront pas plus difficiles à pénétrer, ni même à juſtifier, au moins chez celles qui ont de la beauté. N'ont-elles pas beſoin de pluſieurs eſpeces de miroirs, comme d'autant d'autels pour s'adorer ſans ceſſe ? & en eſt-il de comparables à ceux de leurs portraits, où toujours ſatisfaites d'elles-mêmes, la fraicheur

de leur tein n'eſt jamais altérée par la plus legére inſomnie, ni par des nuages inévitables aux beautés les plus égales ? Malheureuſes, en ce qu'elles ne veulent point prévoir le déſeſpoir où les jettera le triſte paralelle de ces traits ſi flatteurs, dont elles auront gardé une trop fidelle copie, avec l'aſpect humiliant de leurs ruines préſentes, où les années triompheront inſolemment de tous leurs efforts de toilette, & y graveront en ſtile dur leur nombre & leurs ravages. Triſte état ! ſituation déſolante pour celles dont l'âge n'aura point muri l'eſprit, ni éclairé la raiſon, & à qui il ne reſtera pour reſſource, n'ayant plus ni viſage ni adulateurs, que de fauſſes couleurs & des grimaces, & pour occupation que des cartes, de l'ennui, & des regrets !

Combien leur ſont oppoſées & pré-

férables ces femmes belles, & ſenſées qui auront penſé que les ſeules qualités du cœur forment le vrai mérite, & ſurvivent à des agrémens qui fuyent, & qui échappent infailliblement avec le tems ! qui n'ayant vu dans la beauté qu'un mérite étranger à l'eſprit, ennemi de leur repos & du bonheur de la vie, auront ſçu vieillir de bonne heure & de bonne grace, & faire une proviſion d'agrémens à l'épreuve du tems & des rides ! qui auront meublé leur eſprit de réfléxions utiles à elles-mêmes & au plaiſir de la ſociété, pour remplacer un jour avec uſure une perte auſſi légére que celles des charmes de la jeuneſſe par un ſens droit & éclairé, par cet aimable accord avec elles-mêmes qui leur ſauve l'inégalité d'humeur & les caprices, & les rend les délices de leurs amis, alors d'autant plus

vrais, qu'elles ne les devront ni à l'enchantement de la beauté, ni à l'illusion de l'âge, mais uniquement aux agrémens du bon sens, & de la raison, & aux qualités de leur cœur, & à l'estime publique.

Mais vous me direz encore, comment excuser la fureur des Portraits chez celles qui n'ont jamais eu de graces à rendre à la nature du moindre trait de beauté ? ou de celles qui en ayant été favorisées dans leur jeunesse, ont oublié d'en faire tirer l'empreinte pendant qu'elle existoit, & veulent aujourd'hui nous en persuader la réalité chez elles comme dans leurs Portraits ? Leur cause, mon cher Monsieur, n'est pas bien difficile à défendre, & elles sont plus pardonnables que vous ne pensez, si nous voulons bien nous rendre justice. Ne préférons-nous pas tous les jours

des

des erreurs agréables à des vérités qui nous attriſtent ? Pourquoi vouloir les rendre ſeules coupables des défauts que nous partageons avec elles ? Devons-nous les blâmer d'un ſentiment ſi naturel & dont nous leur donnons à tous momens l'exemple ? En vain vous me répétez que ces portraits ne ſont point leurs portraits, & que ce ſeroit leur ſauver un ridicule inſupportable que de les détromper. Et moi je vous dis qu'il y auroit de l'inhumanité à les tirer d'une erreur d'où dépend ſouvent l'agrément de leur ſociété par la gayété que répand ſur leurs propos l'aſſurance où elles ſont de plaire par l'agrément de leur figure. Et après tout que nous importe une erreur qui ne bleſſe ni leur honneur ni le repos public ? Ce n'eſt point elles, je le ſçai, mais c'eſt ce qu'elles ont été, & ce qu'elles vou-

droient être. Laissons donc aux personnes de ce sexe aimable la liberté de chercher dans l'artifice du pinceau, ce que la nature leur a refusé avec tant d'injustice, ou que le tems leur a enlevé avec si peu d'égards. Nous les prierons seulement de la part du public, de jouir dans leur particulier de cette douce illusion, sans vouloir nous associer à cette jouissance. Je parle à celles dont les Portraits n'ont rien à nous offrir d'agréable. Qu'elles les exposent chez elles dans le plus beau jour & avec complaisance, mais qu'elles nous permettent de les remplacer en public par les images intéressantes de la beauté, puisque jusqu'à leurs efforts pour l'imiter, tout nous dit qu'elle est le spectacle le plus enchanteur, l'ouvrage de la nature le plus parfait, & le Tiran le plus aimable & le plus absolu de tout l'univers.

N'espérez pas, Monsieur, que j'entre dans le détail que vous me demandez de tous ces portraits dont le nombre vous a si fort effrayé, que vous n'avez arrêté votre attention que sur les tableaux d'histoire. Je vous parlerai seulement de ceux qui y tiennent le rang le plus distingué, soit par celui des personnes qu'ils représentent, soit par leur grandeur. Le premier de ce genre est celui de M. Woual Ambassadeur du Roi d'Espagne à la Cour d'Angleterre. Il est peint par le Sr. Louis-Michel Vanlo premier peintre du Roi d'Espagne. On trouve une belle intelligence dans sa composition, une noble position dans la figure correctement dessinée & la couleur en général est d'un bon ton. PORTRAIT A L'HUILE ET AU PASTEL.

L'on a admiré celui du M. le Comte de Kaunitz Ambassadeur de l'Empe-

reur, malgré ſa phiſionomie peu avantageuſe. Mais ſi la nature lui a été avare du mérite extérieur de la figure, ſi eſtimé parmi nous, elle l'en a dédommagé bien libéralement par celui d'un grand ſens, & de pluſieurs connoiſſances utiles & approfondies, qui mettent l'homme habile ſi fort au deſſus du bel homme. Il eſt parfaitement reſſemblant, & le Sr. Tocqué a ſuivi ſon inclination & l'intention de ce ſeigneur, en rendant ſes traits avec la plus grande exactitude. Son habillement & les différentes eſpéces d'étoffes qui le compoſent, ſont d'une vérité qui ſurprend & dont on a peine à croire l'illuſion. Le fond de ſon tableau eſt pittoreſque & fait une belle harmonie dans l'enſemble.

On en peut dire autant de M. le Comte d'Albemarle ambaſſadeur d'An-

gleterre qui eſt du même auteur. Quelle gloire pour nos peintres françois de paſſer chez l'étranger avec autant d'éclat & de ſupériorité ! On ne peut trop loüer leur émulation & leur zéle à ſoutenir leur primauté en ce genre où il n'eſt pas ſi aiſé de primer qu'on l'imagine. Un excellent Portrait n'eſt point l'ouvrage d'un talent médiocre, & l'on ne s'éleve point à une aſſés grande réputation pour attirer l'étranger ſans bien des travaux, des méditations & des recherches. Dans les entretiens que j'ai eu avec le Sr. Tocqué à ce ſujet, il m'a étonné par le détail prodigieux de ſes obſervations, & de ſes études profondes ſur les effets de la nature, & ſur la difficulté de ſaiſir une infinité de nuances fines & délicates qui donnent la moleſſe & la vie aux chairs, & ſurtout à celles du viſage, qui échappent

quand on croit les tenir, & qui décident cependant de la ſcience du peintre & de l'effet du Portrait.

Celui de Me. Danger, qui eſt encore du même pinceau, a emporté l'admiration de tous les ſpectateurs & des plus fins connoiſſeurs étonnés des recherches ſingulieres & de ſon attention à mettre une perfection de vérité dans toutes les parties qui le compoſent & dans le détail des meubles & de l'habillement de ce portrait. La variété de ſes touches dans les différentes étoffes mérite autant d'attention que la vérité de ſa poſition & de ſon action. On y voit avec plaiſir une grande ſévérité dans le Deſſin, partie à mon gré ſi eſſentielle dans la peinture que ſans elle ſes beautés me touchent foiblement. Enfin ce beau portrait ſeroit admiré par ſes concurrens les plus jaloux, s'il en avoit de cette eſpece.

Que n'aurois-je pas à dire en faveur du Sr. Nattier, ce peintre célébre, ſi fort au gré de la Cour, & dont la Reine & la famille Royale ont tant de fois honoré les pinceaux ! Rien n'a encore paru de plus aimable en portraits que celui de Madame fille de M. le Dauphin. C'eſt à mon goût un chef-d'œuvre de l'art d'avoir ſçu raſſembler dans cette petite phiſionomie toutes les graces & la naïveté de l'enfance avec une reſſemblance parfaite ſi difficile à rendre dans un âge où les traits ſont preſque tous ſemblables & informes, & ce qui y ajoute encore un mérite ſingulier & même au deſſus des autres, c'eſt d'y avoir imprimé un caractere de nobleſſe dans le regard & dans l'attitude qui la feroit juger d'un ſang illuſtre, même ſans la richeſſe & la magnificence de ſa parure. Le petit chien

avec qui elle joue est très-bien peint ; enfin tout y est sagement imaginé & habilement exécuté.

Les Portraits de M. le Prince de Condé, & de M^e. Infante Isabelle sont du même auteur, qui a encore parfaitement réussi à celui de M^e. du Four nourrice de M. le Dauphin. Avec la fraicheur & le ton vrai des chairs, on a remarqué la belle position de la tête, la coeffure & son habillement traités avec une savante négligence, enfin ce que les connoisseurs y ont le plus admiré, c'est l'*impasto*, la pâte des chairs, & la plus belle qui soit encore sortie de la palette de l'auteur & presque supérieure à celles de tous ses autres portraits.

La réputation du Sr. Aved, Monsieur, vous est connue, ainsi je ne m'arrêterai point à vous faire l'éloge

de ſes ouvrages. La louange chez vous comme chez tous les hommes entraine trop d'ennui. Cependant, ami de la vertu & des belles actions, je ſai que leur récit a toujours le droit de vous plaire, & j'en aurois un bien intéreſſant à vous faire de celles du Peintre que je viens de vous nommer, de la droiture de ſon cœur, de ſa fidélité & de ſa généroſité infatigable envers ſes amis, ſi ſes excellentes qualités n'étoient immortaliſées par un des plus grands poëtes qui ait jamais exiſté chez les anciens & les modernes, je veux dire le fameux Rouſſeau. Les bienfaits de cet incomparable ami ne l'ont jamais abandonné dans tous ſes malheurs, ils l'ont ſuivi par-tout pendant le long-tems de ſon exil, auſſi lui fit-il l'honneur de loger chez lui préférablement à tout autre en ſon dernier voyage à Paris.

Que pourrois-je ajouter à l'éloge qu'il fait d'un ami si rare dans le beau sonnet qu'il lui a addressé, & que vous trouverez dans la derniere édition de ses œuvres par M. Segui au 2e. vol. in-12, p. 411, dont je ne rapporterai que les deux dernieres strophes.

L'art te fit, cher Oved, un don bien précieux ;
Il t'apprit le secret de surprendre les yeux,
Et de rendre le Vrai jaloux de sa peinture.

Le pinceau de Timante est ce que tu lui dois :
Mais le cœur que sans lui te forma la Nature,
Est un présent plus rare & plus beau mille fois.

Je ne vous aurois pas rappellé ce trait qui fait tant d'honneur au Sr. Oved, si je ne savois à quel point vous estimez les qualités du cœur, préférablement à toutes celles de l'esprit, & aux talens les plus admirés.

On a exposé au sallon plusieurs bons

portraits de ſon pinceau, tel eſt celui de M. le Comte du Luc, dans lequel on a cependant remarqué que les teintes du bas du viſage éclairé par les reflets de ſa cuiraſſe n'ont pas toute la vérité & la force qui y devroient être; défaut très-léger, & qui eſt bien effacé par les beautés qu'on y trouve. On y voit encore de la même main un portrait en grand du Sr. Morand célébre dans la Chirurgie, peint en chevalier de l'ordre de St. Michel, & décoré du grand cordon de cet ordre extrêmement apparent. Pluſieurs perſonnes ont trouvé que la perfection de la reſſemblance n'égaloit pas celle de la beauté du Portrait.

Je penſe, mon cher Monſieur, que vous n'aurez point confondu avec les autres têtes, celle d'un Théatin qui eſt ſinguliere en beauté & de la même

main. Le pinceau ne ſauroit donner plus de vérité & de vie que celle que l'on y admire. La couleur y eſt même portée à un plus haut dégré de vigueur que dans ſes autres portraits.

On a encore regardé avec beaucoup de complaiſance le portrait d'une Dame déguiſée ſous l'habillement noble & ingénieux d'une vendeuſe de lait. Tous les objets qui y ſont repréſentés, ſont d'une vérité & d'une ordonnance où l'on reconnoit le grand Peintre, & forment un véritable tableau. On a ſeulement un peu critiqué la minauderie & la contrainte des traits de ſon viſage, ce qui eſt rarement la faute du peintre, mais preſque toujours de l'original. Il eſt très-rare que les Dames lui preſentent leur viſage tel qu'il eſt. La pluſpart en eſſayent un autre qu'elles arrangent devant un miroir avant de

l'apporter chez lui. Elles penſent s'embellir par ce moyen, mais il arrive tout le contraire, elles ruinent par-là non-ſeulement leur reſſemblance, mais encore le peu d'agrémens qu'elles ont. La nature n'aime pas à être ainſi contrariée, on ne la maîtriſe point. Elle permet volontiers les ajuſtemens aux viſages qu'elle a négligés & qui ont beſoin de ſecours, ſouvent même elle les déſire, mais dès que l'Art veut la dominer, elle ne manque jamais de l'en punir, en ne lui laiſſant pour mérite que le dégoût, ſouvent même le ridicule. Le plus ſur pour plaire, eſt donc de s'en rapporter à elle, & s'en tenir à ce que l'on eſt; ſoit pour la figure, ſoit pour le caractere, on n'en ſort jamais à ſon avantage.

Avant de paſſer aux portraits en paſtel, voyons-en encore deux du Sr.

Vanlo l'eſpagnol. L'un repréſente une Dame en robe de moire bleue qui eſt très-bien peint ſoit pour le coloris ſoit pour l'habillement, je ne puis rien dire de la reſſemblance que j'ignore entiérement. L'autre eſt de M. de Marivaux fort connu par ſes ouvrages. Son portrait eſt à mon ſens un chef-d'œuvre dans l'art du Portrait, ſi le ſublime de cet art eſt l'expreſſion vraie & vivante du caractere. Tout y eſt vie & parole, tout eſt ame dans ce viſage. Combien le talent de la repréſentation la plus exacte des traits de l'original, mais qui reſtent muets & immobiles, eſt inférieur à celui qui fait percer au travers de ces mêmes traits, cet eſprit, cette vie ! qui ſait faire paſſer toute l'ame dans la phiſionomie, j'entends de ceux qui en ont une, & qu'il n'eſt pas donné d'appercevoir à tout peintre ni à tout ſpectateur.

Si j'ai réſervé les portraits en Paſtel du Sr. de la Tour pour les derniers, donnez-vous bien de garde, mon cher Monſieur, de penſer que je le mette dans un rang inférieur à ceux dont je viens de parler. Quels termes pourrois-je trouver pour exprimer les ſentimens d'admiration que ſes ouvrages m'ont toujours inſpirés ! Quelle plume peut égaler ſon crayon ! Je n'en ferai point d'éloge, il en a tant eſſuyé de toutes les façons qu'il en doit être raſſaſié. Je dirai ſeulement que ce rival de la nature lui a dérobé tout ce qu'elle avoit de plus ſecret, de plus imperceptible, en un mot ce qu'elle cachoit avec le plus de ſoin. Il faut cependant qu'elle ne ſoit pas fort courroucée de tous ſes larcins, puiſque je ne vois jamais entre eux la moindre brouillerie, & qu'ils me ſemblent même tous les jours plus

d'accord. Enfin les ouvrages de cet excellent homme me trompent à tout moment, & je ne m'accoutume point au silence de tant de phisionomies à qui je veux addresser la parole.

Je dois encore une louange au Sr. de la Tour qu'il aura la bonté de souffrir. C'est son amour & son zéle pour l'honneur de la nation, qui lui fait ajouter à l'immortalité des écrits de nos auteurs illustres, celle de leurs Portraits, qui transmettront à la postérité l'esprit de leurs phisionomies & la vie de leurs traits gravés d'après lui à la tête de leurs ouvrages. Tels sont ceux des la Condamine, les Bouguer, les d'Alembert, les la Chaussée, les Duclos, les Montalembert, les Mondonville, les Nolet, les le Moine, les Silvestre & une infinité d'autres, parmi lesquels vous aurez surement distingué le Sr. Silvestre

Silveſtre premier peintre du Roi de Pologne par le ſavant pittoreſque, & le caractere fier & vigoureux que le Sr. de la Tour a mis dans le clair obſcur de cette belle tête. Je ne ſerai point aſſés adulateur à ſon égard, ne l'étant de qui que ce ſoit, pour dire que tous ſes portraits ſoient égaux & qu'ils ayent tous le même dégré de perfection ; & quel eſt l'auteur dans aucun genre toujours ſemblable à lui-même ? Il y en a donc quelques-uns dont le Paſtel eſt moins fondu & la reſſemblance moins heureuſe. Vous ſavez, mon cher Monſieur, combien il entre de caprice & de bizarrerie dans le jugement des reſſemblances ! & c'eſt un des plus grands ſupplices pour les peintres en ce genre, ſur-tout de la part des Dames ſi rarement ſatisfaites d'elles dans leurs portraits. Il en eſt cependant qui méritent des exceptions,

Me. de & parmi plusieurs, j'en connois une * dont le portrait exposé au sallon, est un des plus beaux Pastels du Sr. de la Tour. Comme elle a beaucoup d'esprit & de justesse dans le raisonnement, elle a senti combien l'expression du vrai dans les traits, quels qu'ils soient, quand ils peignent un beau caractere, est préférable à tous ces agrémens faux & empruntés qui n'embellissent jamais. Aussi l'ingénieux la Tour l'a-t'il *portrait* en peintre plus estimateur de l'expression de l'ame & des agrémens de l'esprit, que de ceux de la figure.

Le Sr. Perroneau loin d'être oublié dans cette classe, mérite beaucoup d'éloges. Ses pinceaux & son pastel ont de la finesse & des beautés singulieres. Parmi plusieurs de ses portraits, on a distingué ceux de deux grands artistes Mrs. Oudri & Adam qui sont peints

jusqu'aux genoux, & avec les enseignes honorables de leurs professions & de leur célébrité. On a vu avec plaisir celui du Sr. Julien le Roi, cet artiste si renommé dans les deux mondes, & qui a porté l'art de l'Horlogerie à un si haut dégré de perfection que les nations, mêmes les plus jalouses de notre supériorité, ont été forcées de l'accorder à ce savant homme. Ce que j'estime en lui bien au-delà de sa science & du rang qu'il tient dans sa profession, c'est une probité invariable avec beaucoup de simplicité & de modestie.

Si vous aviez fait quelque attention aux Portraits d'un habile Suédois le Sr. Roslin, vous en auriez été extrêmement content. Ils ont eu l'approbation de tous les spectateurs, & ils la méritent. Celui de la femme d'un de nos peintres le plus à la mode M. Boucher,

a enchanté tous les yeux par l'illusion étonnante des ornemens d'une robe de bal avec laquelle elle est peinte. Le portrait d'un jeune homme placé à côté d'elle, n'a pas moins satisfait les regards. Son coloris est vrai, & il y a beaucoup d'âme dans sa phisionomie. Un peu plus d'attention à la correction du dessin nous feroit regretter sa naissance dans le païs étranger par l'honneur qu'il pourroit faire au nôtre.

PORTRAITS EN MINIATURE.

Je dois encore un tribut de louanges bien méritées au Sr. Rouquet peintre en émail, qui nous a exposé des choses excellentes dans un genre de peinture où il est si rare de réussir par l'extrême difficulté de la préparation des couleurs. Les connoissances qu'il exige à cet égard, n'ont aucun rapport à celles des autres peintres. Il faut nécessairement être un peu versé dans la

Chimie pour connoître les fondans propres à vitrifier les couleurs que l'on y employe, & que l'action du feu change presque entiérement. La beauté des portraits qui ont paru de lui au sallon, ont fait augurer qu'il remplacera le célébre Petitot appellé le Raphaël des peintres en émail, & dont vous trouverez la vie & les ouvrages dans M. d'Argenville, à qui la Peinture & les amateurs ont beaucoup d'obligation par les frais & les peines qu'il a employées pour faire venir leurs portraits des lieux les plus éloignés ; il me pria en faisant imprimer son dernier ouvrage de lui donner quelques vers pour mettre au bas du portrait du fameux Petitot, je l'assurai inutilement que je n'étois point poëte, & vous savez, Monsieur, que je ne l'ai jamais été, il fallut céder, & l'amitié en cette oc-

caſion me tint lieu de Minerve. C'eſt cette même amitié qui me fait riſquer de vous les envoyer malgré leur médiocrité.

La vie & les couleurs qu'à l'émail il imprime,
De la beauté nous rendent tous les traits.
Sous ſon pinceau ſon éclat ſe ranime;
Il nous offre ſon teint, ſes graces, ſes attraits.
Telle eſt de ſon talent la force & l'art ſuprême,
Que de l'abſence il charme les regrets;
Et qu'il nous fait, par ſes vivans portraits,
Jouir de la douceur extrême
De voir entre ſes mains reſpirer ce qu'on aime.

J'aurois encore à vous entretenir des talens diſtingués des S^rs. Drouais & Vennevaut qui ont beaucoup de rapport à celui dont je viens de parler. Ce ſont deux très-bons peintres en miniature à qui l'amitié & plus encore l'amour doivent de bien agréables momens.

Je penſe bien que vous n'aurez pas quitté le ſallon ſans jetter un coup d'œil ſur les modéles expoſés de nos Sculpteurs. Quelque légére attention que vous leur ayez donné, vous aurez vû avec plaiſir que le ciſeau françois ne le céde point à beaucoup près en habileté à nos meilleurs pinceaux. Il ſeroit inutile de vous parler des Bas-reliefs expoſés de Mrs. les freres Adam, leur réputation eſt établie ſur un ſi grand nombre de beaux ouvrages, que les nommer c'eſt les loüer. On a ſeulement remarqué dans les modéles des deux Sphinxs, d'ailleurs fort ingénieux, qu'ils ſont étouffés ſous la quantité d'ornemens & de parures. Nous allons retomber, ſi nous n'y prenons garde dans un papillotage qui éblouit le vulgaire, mais qui ne ſera jamais approuvé par le bon goût.

Tout ce qui paroît du Sr. le Moine, est en possession de plaire au public. Il a ce talent si rare d'unir la force avec les graces qui ne le quittent jamais. Sa figure équestre de Louis XV. placée à Bordeaux auroit suffi pour l'immortaliser si celle pour la ville de Rennes que nous fûmes voir ensemble au Roule, & dont vous sortites si fort enthousiasmé n'eut réveillé notre admiration. Ce beau & savant groupe, qu occupe tous ses loisirs, l'a empêché d'orner cette année-ci le sallon d'aucune production considérable. Il nous a donné le buste excellent de M. de Valliere ancien Lieutenant général des armées du Roi qui a été admiré, je puis même dire révéré par tous les bons François. Que d'utiles découvertes l'artillerie doit à ce savant homme ! De combien de siéges & de batailles il a

hâté & décidé le succès ! Voici quatre vers qui ont été faits pour être placés au bas de son portrait, & que l'on dit être de M. de Fontenelle.

De rares talens pour la guerre
En lui furent unis au cœur le plus humain :
Jupiter le chargea de lancer son tonnerre,
Minerve conduisit sa main.

Le Sr. Pigalle cet excellent sculpteur a exposé un Christ en marbre sur sa croix de la même piece. Ce morceau a extrêmement satisfait les connoisseurs délicats, moins par aucune violence dans l'expression, que par la sagesse, la douceur & la finesse du dessin.

Vous savez que le Sr. Saly s'est rendu en Dannemark où le Roi l'a mandé pour faire sa statue, & qu'il récompense en grand Prince nos grands artistes. Quel honneur pour nos Fran-

çois d'être préférés à tous ceux de l'Europe pour des emplois auſſi honorables ! L'on a vu deux morceaux de lui au ſallon. L'un eſt le modéle en plâtre d'une Hebé. Cette aimable petite Déeſſe a toutes les graces ſimples & naïves de la premiere jeuneſſe dans le goût de nos antiques du premier ordre ſi difficiles à imiter. Il a ſçu unir la douceur à la timidité dans ſon aimable phiſionomie, & en même-tems, ce qui n'étoit point aiſé, il a ſçu la rendre très-intéreſſante ſans avoir rien de piquant. Enfin il lui a imaginé un caractere ſi vrai-ſemblable qu'on la ſouhaitteroit telle ſi elle exiſtoit. L'autre eſt un petit Amour en marbre de trois pieds de hauteur, d'un très-bon goût de deſſin, mais ſon viſage doux & indolent ne rend ni ſon action ni ſon caractere. Il tiend un dard dont il éprouve

le piquant du bout du doigt, il falloit donc lui donner un sourire malin & perfide, qui le fit jouir d'avance des maux qu'alloient causer ses blessures.

Il y a bien des beautés dans les figures des Srs. Allegrain, Dumont, Falconet, &c. Ce dernier-ci a exposé une jeune personne tenant une guirlande. Cette figure a été fort remarquée & avec éloges, elle se les est attirés par les graces dont elle est embellie. On est assuré d'en trouver dans les ouvrages de ce Sculpteur qui a toujours quelque chose de fin dans la pensée & dans l'exécution.

Le public a fort regretté de n'avoir rien eu à admirer des Srs. Bouchardon, Coustou, & Slodtz; les amateurs de peinture ont eu les mêmes regrets à l'égard du Sr. Pierre l'un des plus célèbres peintres de notre école. Mais

le plat-fond qu'il a entrepris dans l'égliſe de S. Roch eſt d'une étendue & d'une importance trop conſidérable pour lui avoir laiſſé le loiſir de travailler à aucun autre ouvrage. Les mêmes raiſons d'occupations preſſantes ont privé cette année le public du plaiſir de voir quelques productions des ſculpteurs dont je viens de parler. Le Sr. Slodtz travaille au mauſolée du défunt curé de St. Sulpice dont j'ai vu le modéle. Cette grande & excellente compoſition m'a frappé d'admiration, & d'étonnement. Parmi les beautés qui ſont raſſemblées dans ce monument traité dans la plus grande maniére, cet habile ſculpteur a jetté dans l'attitude & la phiſionomie de ce paſteur célébre, une expreſſion & un caractere d'élevation, de piété, & de ſainteté qui tient du ſublime.

RIS. J'aurois encore à vous entretenir des

Eſtampes expoſées, dont la pluſpart des gravures ſont excellentes, & prouvent que l'art de notre Burin n'a point dégénéré. Les Srs. Cars, Daullé, Le bas, Larmeſſin, Surugue, Tardieu nous ont donné des morceaux dignes des portefeuilles de nos plus ſavans curieux. Ceux qui ſont gravés d'après la riche Gallerie de Dreſde, m'ont extrêmement ſatisfait, & j'ai peine à croire que les autres tableaux de cette précieuſe collection gravés, dit-on, par les plus ſavans burins de l'Europe, puiſſent leur diſputer de beauté.

Le mérite ſupérieur du célébre M. Cochin vous eſt ſi connu que je ne pourrois que l'affoiblir par mes éloges. L'attention que vous avez eue à raſſembler tout ce qui eſt ſorti de plus parfait de cette main ſavante & de ce fertile génie, prouve aſſés l'eſtime que

vous en faites. Combien de fois avons-nous oublié, en parlant de lui, la supériorité de son talent pour ne nous entretenir que de son aimable caractere, de sa douceur, de cette modestie avec laquelle il s'efforce de voiler & d'affoiblir les louanges qu'on lui donne, & sur-tout en proposant son sentiment sur les ouvrages de nos artistes dont personne n'a le tact plus fin & plus juste ! Et vous avez fort bien remarqué qu'il ne lui est jamais échappé à ce sujet un terme non pas de mépris, mais seulement désobligeant pour qui que ce soit. Ces qualités toujours estimables dans la société, ont tout un autre prix quand elles se trouvent réunies aux possesseurs des grands talens. Il est très-rare que l'encens, dont on les ennnivre sans cesse, ne pousse leur vanité souvent jusqu'à l'impertinence. Souffririez-

vous, Monsieur, encore l'éloge, quoique déplacé, d'un artiste qui excelle dans sa profession & dans le même mérite. C'est le Sr. Germain orfèvre du Roi, le fils du plus grand homme en son art qu'il y ait eu en Europe, c'est-à-dire dans tout le monde. Il a éminemment toutes les qualités qui font l'agrément du commerce, douceur aimable, accueil engageant, phisionomie prévenante : Plus ses productions ingénieuses & élégantes lui attirent d'éloges, & moins il croit les mériter. Dans l'incertitude de trouver une occasion de publier mes sentimens à son égard, pardonnez-moi, Monsieur, d'avoir profité de celle-ci. Le vrai mérite vaut bien une parenthèse en sa faveur, ne fut-elle bonne qu'à faire réfléchir ceux qui aviliſſent la supériorité de leurs talens par une suffisance qui

en ruine tout le mérite.

Je reviens au Sr. Cochin qui nous a donné dans ſes crayons expoſés au ſallon une preuve publique non-ſeulement de ſon eſtime ſinguliere pour tous les hommes illuſtres, mais encore pour les amateurs des beaux arts dans quarante-ſix petits portraits en médaillons deſſinés au premier trait. Je ſouhaite de tout mon cœur, & avec la paſſion que j'ai pour tout ce qui peut honorer le mérite, que, malgré les grands ouvrages dont il eſt chargé par la Cour avec tant de diſtinction, il puiſſe dérober quelques heures pour exécuter inceſſamment un projet qui immortaliſera le peintre & les originaux, & qui fera les délices de tous ceux qui aiment à voir l'eſprit & la vraie phiſionomie des hommes dont ils admirent les ouvrages.

Avant

Avant de finir l'article des Graveurs, je dois vous avertir d'une Estampe qui mérite une considération particuliere. Le Sr. Daullé a gravé le portrait de M. de Nestier Ecuyer du Roi sur le cheval le plus parfait que S. M. ait dans ses écuries. La gravure rend parfaitement l'original qui est du Sr. de la Rue jeune peintre agréé à l'Académie, & que je regarde comme une des plus belles productions & des plus étonnantes pour la vérité, la correction du dessin, & la couleur qu'ait enfanté le pinceau, soit pour la représentation de ce cheval admirable, & peut être unique dans la perfection de la forme, & dont la savante position a été donnée par M. de Nestier, soit pour la ressemblance singuliere, l'habillement, & l'attitude de ce grand écuyer. C'est au goût, & à la générosité d'un de mes

amis que ſa modeſtie m'empêche de nommer, que les ſavans en Hippiatrique ſont redevables & du tableau, & de la gravure. Sachez encore, M. tous les talens de ce jeune peintre. Il réuſſit déja dans les batailles au point de nous faire eſpérer qu'il remplacera bientôt nos plus grands maîtres en ce genre. On en a jugé par deux tableaux qu'il a donné au ſallon avec pluſieurs eſquiſſes où tout le feu, toute l'ardeur des combattans ſont exprimés avec une chaleur & une vérité qui échauffe l'ame la moins martiale.

On a expoſé dans les derniers jours le plus grand ouvrage qui eut encore été entrepris à Paris dans l'art de la Gravure ſoit au burin, ſoit à l'eau forte, & que certainement vous n'avez pû voir. Ce ſont toutes les peintures de la grande Gallerie de Verſailles & de ſes

deux Sallons par le Brun, gravés en cinquante-cinq pieces miſes ſous glace & en bordures dorées. Les curieux de ce ſiécle & ceux des ſiécles à venir, les François & toutes les nations de l'univers pourront-elles jamais reconnoître l'obligation qu'elles ont à un ſeul homme M. Maſſé, d'avoir ſacrifié trente des plus belles années de ſa vie à mettre dans leurs mains les chef-d'œuvres du plus grand peintre qu'ait produit la France pour l'élevation, la nobleſſe, & l'étendue d'un génie qui caracteriſoit toutes les paſſions & qui embraſſoit tous les arts ? Si ces merveilles euſſent été ſon propre ouvrage, ou ſi M. Maſſé eut été le fils de M. le Brun, auroit-il pu les faire paſſer à a poſtérité avec plus d'intelligence, e travaux, & d'exactitude ? Ce ſaant deſſinateur qui a beaucoup d'eſ-

prit, a ſçu enlever avec ſes crayons tout celui de ce grand génie, & le tranſmettre dans ces Eſtampes gravées ſous ſes yeux. Sans ce mérite que ſeroient-elles, que ce que ſont la pluſpart des Eſtampes, d'infidelles traductions d'excellens originaux, où l'on ne trouve ni ame, ni vie, ni la vraie penſée de l'auteur ? Je n'ai point d'éloge à lui donner digne de ſa ſcience & de ſon courage. Je m'en tiens à celui du Roi en voyant ces gravures admirables, *Voilà*, *dit-il*, *ma gallerie éterniſée*. O ſi le Brun revenoit à la lumiere, & qu'il vit ſon plus bel ouvrage immortaliſé par tes ſoins, généreux Maſſé & porté dans tout l'univers par nos ſavans burins, quel tranſport ! quelle admiration ! quelle reconnoiſſance !

Pour ſuppléer, mon cher Monſieur,

à mes foibles & impuiſſantes expreſſions à ce ſujet, je vous envoye une brochure très-bien faite, où M. Maſſé a bien voulu ajouter au préſent qu'il fait aux curieux, l'hiſtoire du ſuccès de cette entrepriſe preſque auſſi ſurprenante que le projet.

Il eſt bien tems, mon cher Monſieur, de m'arrêter, & de vous laiſſer reſpirer, en ſuppoſant que vous ayiez lu ma lettre tout d'une haleine, ce que je ne croirois pas poſſible, s'il étoit quelque choſe d'impoſſible à l'amitié. Quelque confiance que vous ayiez en mes ſentimens, & dans les jugemens que je vous envoye de tous ces ouvrages, gardez-vous bien de croire que ce ſoient les miens ſeuls, j'ai voulu avoir auparavant le ſceau des vrais connoiſſeurs, & vous ſavez que j'ai quelques lumieres pour les diſtinguer des mé-

diocres. J'attends les vôtres ſans impatience & à votre loiſir, j'en ſerai toujours ſatisfait, ſoit que vous corrigiez mes erreurs, ſoit que vous m'éclairiez ſur les beautés qui me ſont échappées. Je ſuis, &c.

SPECIAL 86-B
18481

THE GETTY CENTER
LIBRARY